
phi zéro

revue d'études philosophiques

marc bélisle, c'est amourir que s'autruifie l'id-antique.

sylvain bournival, essai sur la spécificité de l'activité
philosophique.

nicole godin, l'alternative...

pierre gravel, déclaration sur la déclaration d'amour.

chantal st-jarre, horizon pour une lecture.

phi zéro

revue d'études philosophiques

LA PUBLICATION DE CE NUMÉRO A ÉTÉ RENDUE
POSSIBLE GRÂCE À LA COLLABORATION DE:

Nicole Godin, Denise Mainville, Geneviève Boucher-Awissi,

ET DE:

Danielle Marenger.

CONCEPTION ET RÉALISATION DES MAQUETTES: Pierre Cloutier

PHI ZÉRO est indexée dans le Répertoire analytique des articles
de revue (RADAR).

Dépôt légal - Bibliothèque Nationale du Québec

ISSN 0318-4412

La revue **phi zéro** s'adresse
à tous et en particulier aux étudiants de philosophie du Québec. Publiée sous la direction du Service de documentation du Département de Philosophie de l'Université de Montréal, elle paraît trois fois par année.

Les textes dactylographiés devront être adressés à la revue

phi zéro,

a/s Service de Documentation,
Département de Philosophie,
Université de Montréal,
Case Postale 6128,
Montréal,
Québec.

sommaire

Marc Bélisle	C'est amourir que s'autruifie l'id-antique.	7
Pierre Gravel,	Déclaration sur la déclaration d'amour ; un supplément de narcissisme ?	31
Chantal Saint-Jarre,	Horizon pour une lecture.	53
<u>ESSAIS:</u>		
Sylvain Bournival,	Essai sur la spécificité de l'activité philosophique.	81
Nicole Godin,	L'Alternative...	95
	Lettre aux abonnés	103

c'est amourir que
s'autruifie l'id-antique

C'EST AMOURIR QUE S'AUTRUIFIE L'ID-ANTIQUE.

-I-

"A se reconnaître dans le miroir, on
finit par s'y figer, et alors que l'on
croyait briser la glace (de sa timidité
sans doute) l'on récolte sept ans de
malheur immérité."

note pour un roman.

"Je suis ce malheureux comparable aux
miroirs
Qui peuvent réfléchir mais ne peuvent pas
voir
Comme eux mon oeil est vide et comme eux
habité
De l'absence de toi qui fait sa cécité."

Aragon, Contre-chant.

INTERVENIR/INTERVERTIR

De cette avancée interdite à vouloir devancer son origine déjà constituée, toute là, mais qui n'est inévitablement - faudrait-il aussi souligner l'évidence - pas à fantasmer là depuis toujours, on peut ici se permettre le ridicule anticipé du titre qui a peut-être séduit, fait rire, ou quoi encore, bref qui assume la fonction même de l'introduction dans la captation de l'attention flottante du lecteur averti (qui n'en vaut pas deux, soit dit en passant, pour ce qui est de la philosophie).

De l'erreur commune que je peux construire/dé-
duire puisque ce n'est pas la première fois que le nom de Bélisle revient sous cette annonce de texte (1) disons, pour une forme non certaine de politesse gardée, que cela tient d'une méprise répandue à prendre la TRUIE pour une autre dont des trois il faut tirer la courte paille, faire TRI, absence longtemps imaginée et pourtant incompréhensible d'un "U" entre l'air et l'"F" d'autruifier, jeu repris à celui dont on va bientôt parler, qui est de se penser/croire invisible de ce que l'autre a la tête enfoncée dans le sable, pour se laisser, dans ce même temps, lentement plumer le derrière par celui qui n'est pas dupe de ce ridicule aveuglement de signifi-
fiance. C'est donc à faire fi de l'autre qu'à se prendre pour l'objet d'une autruche, (que) je puisse exprimer cet un-peu-plus qu'on n'ose jamais et qui, finalement, conclut tout cheminement en un "je n'en veux rien savoir", stratégie de la lecture à se faire annonce de récit de voyage.

Il sera ici question du discours lacanien, de son détour pris en reflet de son retour dispersant, puissions-nous malgré la souplesse et la rigueur accordées, laisser une place à la joie donnée bien plus qu'aux honneurs (immérités peut-être) mais autant au désespoir car l'ennui ("unien") n'est pas infertile, sans doute par là même que j'en suis venu à cette forme particulière d'écriture, parlant, m'écrit-

vant devant vous plutôt que d'en mourir. Nous passerons au plus pressant, soulignant seulement au passage qu'il m'est in(dis)pensable de rendre compte de la répugnance transformée en simple résistance théorique un peu incohérente qui, de sa seule existence plus que possible, suffit à m'y convoquer, signe d'un ancrage à ne pas négliger.

Lacan comme direction, vecteur, canal si j'ose m'exprimer anagrammatiquement, me séduit inmanquablement à m'entendre parler de lui par le biais de l'impossible tenu comme réel, position à tenir, retenir en mémoire, le dépositaire d'un non-savoir qui ne fonctionne que de s'y avouer à la pratique : jamais nous ne saurons l'immensité de notre ignorance puisque: $\forall x \exists x \exists x \exists x$ (2).

Celui qui ne sait pas ce qu'il sait - et on sent ici le poids de la tradition grecque derrière nous - car de toute façon on est réputé comprendre toujours trop, n'est pas le prophète d'un nihilisme qu'on pourrait assimiler au bouddhisme européen qui nous voudrait renoncer à la clôture culturelle comme limite de ce qu'il est possible de produire en tant que savoir: c'est-à-dire à peu près de tout, alors que de la connaissance, il n'y en a pour ainsi dire pas.

Le rapport du sujet à la vérité chez Lacan demeure primordial en ce qu'il est l'inverse de l'ordre auquel la tradition philosophique nous avait habitués. Mais de ce rapport en miroir de vérité on ne découvre que des racines qui le fait être malgré résistances (celles de l'analyste dirons-nous) un discours métaphysique, reflet, image virtuelle qui lui fait oublier ses origines. Mais le discours métaphysique actuel se fantasmé comme son propre maître du seul fait qu'il se pense comme seul fruit d'une volonté, fondant la drôlerie comme fantaisie de tout discours métaphysique, ce qui n'est pas sa plus grande erreur.

Trêve de plaisanteries, commençons l'approche.

VIRTUEL/REEL

Influence indéniable de lacanisme dans l'écrit français, surtout le théorique, particulièrement depuis 1960, à se demander un savoir sur le qui-parle-ici, énonçant l'énoncé, au nom de qui-quoi. Ainsi nous assistons à la formation de plusieurs dialectes/idiolectes parmi lesquels le Roland-Barthes, le Jacques-Derrida, le Phillippe-Sollers, le Guattaro-Deleuzisme, le Ricardou et le Cixous pour n'en citer que les plus connus qui, au seuil du ridicule qui ne met pas en cause leur sérieux, pratiquent entre le jeu de mots au pif et le jeu de mots ciselés, le jeu de mots freudichonné (3). On entend dire que Lacan est vraiment le premier à poser pour vrai la question du lieu d'où s'énonce le sujet dans le discours transhistorique, donc de savoir ce qu'il en est du désir d'icelui qui est dans le moment de fabrication(sic) d'une pratique possible.

Il semble, paraît-il, que quelque soit l'espace, le temps et le lieu, il y ait toujours quelque chose de l'ordre du non-réalisé qui se manifeste, qui nous sépare et nous initie à l'expérience de notre propre altérité, notre propre Spaltung: double nous sommes et ce rapport d'étrangéisation de soi nous le voulons toujours voir se désintégrer puisqu'il nous déloge incessamment de nos positions complaisantes. Nous naissons de deux (individus) pourquoi donc ne serions-nous pas nous-mêmes deux ?

Pas étonnant que nous voyions bien avant le thésaurus lacanien une irréductible répétition du modernisme littéraire de ce que Rimbaud cristallise dans sa célèbre formule du "Je est un Autre" dans sa non moins célèbre lettre du VOYANT, à ne pas savoir ce qu'il dit et que Lacan commente de

la manière qui suit:

"Je suis semblable à celui qu'en le reconnaissant comme homme, je fonde à me reconnaître comme tel." (4)

Point culminant chez le Maître et qui détermine tout le reste, soit les deux formules fondamentales dont on a fait la charogne de nos vautours: "Le langage est la condition de l'inconscient" et "L'inconscient est le discours de l'Autre" et qui dénoncent bien d'elles-mêmes ce lieu déifié accordé en forme de grâce au langage, ce, aux dépens de la parole courante. Comme si le langage était un *a priori* indiscutable de l'ex-sistence qui de sa seule inscription comme code établi, structurerait, en interdisant certains accès, - ce que l'on appellera le refoulement premier ou originaire - tout comportement significatif, c'est-à-dire l'ensemble des activités humaines.

"...l'être humain est bien plus un effet du signifiant qu'il n'en serait de la cause." (5)

De cela conclure qu'il n'y a pas de métalangage, il n'y a pas grand mal, le plus douloureux étant l'apparition de deux notions moralistes à mort, soit celle du mauvais langage, celui que nous tenons tous puisque nous y refoulons toute la Vérité de l'inconscient qui veut s'y dire, et celle d'éthique du bien dire qu'il faut cultiver comme seule réponse possible à la question kantienne du "que puis-je faire ?". Au niveau du savoir non plus, rien ne peut sortir des structures langagières établies, toute invention étant fantasmée comme étant uniquement celle d'un nouveau signe. Un mathème de la psychanalyse est-il possible ? question qui supporte et qu'essaie de reconduire à sa limite le maître Lacan. Mais on ressent déjà en même temps que l'avancée produit le poids de l'erreur qui

se répercutera après dans tous les domaines des sciences humaines à prendre le sujet pour tout à fait déterminé dont le seul espoir est la découverte des lois qui le régissent, lieux où il pourrait faire n'importe quoi. Ce qu'on oublie ou confond ici c'est qu'on n'a pas la possibilité de penser ce que l'on veut du seul fait qu'on en parle et s'en dégage mais que le langage permet toutefois une forme d'inversion de la direction des pulsions qui, par les déconnexions qu'il permet et leur convocation dans un même lieu, renvoie à une certaine objectivité: l'énonciation du vrai qui ne peut pas être celui d'un inconscient. (6)

Mais la notion de langage en cause chez Lacan n'est pas simplement celle qu'on oppose à la parole, c'est un au-delà/en-deçà, concept élargi, concept fourre-tout, comme toute la détérioration des concepts linguistiques tout à fait charriés. Tout linguiste reprochera d'ailleurs à Lacan d'avoir lu Saussure en diagonale, hasardeusement, comme dans une espèce de savoir par avance dont on se veut servir pour ses propres fins. D'autre part cette absence de lecture attentive fait tomber notre cher maître dans les mêmes fantasmes que son bouc émissaire linguiste puisque la dichotomie signifiant/signifié ici reprise pour montrer la fertilité de la thèse psychanalytique qui consacre la clôture conscient/inconscient n'est que la reprise du bon vieux cliché de la séparation corps/esprit, facilement déductible par exemple du stade du miroir tel que décrit par Lacan, et qui fait montre d'une totale incompréhension de l'apparition du phénomène de la conscience, tant chez le nouveau-né que dans l'histoire de l'humanité. Langage, le mot devra donc s'entendre comme tout ce qui s'articule de manière à faire signe, le plus arbitraire et le plus aléatoire soit-il, ne serait-ce que comme représentation de ce moment où l'enfant comprend la nécessité d'une répétition de son geste pour accéder à la satisfaction du besoin stimulant. Ce que l'on doit encore une fois remettre en cause, c'est cette compréhension indémontrable de l'enfant face à la conscience de son corps, de son besoin et de l'appel qu'on lui croit vouloir formuler.

L'ordre symbolique que l'enfant apprend à construire autour de signifiants se soutient de lui-même, tout mot renvoyant, ne se définissant que de ce renvoi, à d'autres mots, et cela indéfiniment. Ici pas de problème vraiment puisqu'on évite assez facilement le fantasme de Un-mot qui se dédoublerait infiniment, de ce signifiant originnaire (qui pourrait être "M'Man") à partir duquel on articulerait notre compréhension du monde. (Nécessairement Lacan suppose que la parole est un désir de communiquer, ne serait-ce qu'avec soi-même comme dans la théorie chomskienne, plutôt un faire-la-cour, tentative de séduction de soi-même dans une vision narcissique où on se communique son désir de soi-même comme objet d'amour). Ce qui se présente maintenant par après-coup comme avancée présupposant dès lors la seconde topique freudienne: le MOI comme ligne de fragilisation imaginaire, lieu d'emmagasinement des fantasmes, qui peut aisément devenir, dans la dialectique socratique du "connais-toi toi-même", récupération de l'idéologie psychologisante (Ego psychology) avec Hartman et Anna Freud comme défenseurs, Balint dans un autre sens, tendance américaine tout a fait institutionnalisée contre laquelle Lacan s'oppose violemment, la désignant comme le lieu de l'aliénation à la psychiatrie. L'idéal du moi comme le surmoi, à la fois vouloir-être et devoir-être, du côté du social, sont le symbolique puisque du registre des signifiants. Le CA serait le réel et non la réalité pas plus qu'il n'est l'inconscient, gaffe de maintes interprétations freudiennes. Le réel c'est l'inaccessible, l'impossible qui est là et met en branle la machine à désirer; cependant on ne l'atteint jamais - comme tout objet premier de désir - ce que Freud énonçait lui-même si bien dans son Abrégé de psychanalyse:

"Le réel demeurera à jamais inconnaissable". (7)

On commence donc à saisir que l'inconscient, le symbolique, l'imaginaire et tout le reste de cette théorie n'est approché que sous la forme abstraite du concept avec lequel on se croit

tout permis de faire, ce qui nous permet de fonder le réel comme impossible. Ce n'est pas à signifier quoi que ce soit, à produire une évocation d'absence qu'on pourra jamais atteindre ce qui se vit de son rapport à l'objet. Mais laissons là cette topique freudienne dont nous reparlerons plus loin pour nous attarder à ce qui est le point de départ de l'erreur en même temps que du succès lacanien, soit un de ses plus vieux textes (première version de 1939), c'est-à-dire: Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je (8).

*
* * *

ECHO/REFLET

Ce texte est celui d'une rencontre déterminante fut-elle, malgré l'occultation ou l'oubli qui s'ensuit, nécessaire à en dire question de vie ou de mort d'un après-guerre qui en attend une deuxième et demande le secours de l'explication anthropologique. Le stade du miroir comme origine, comme topo-logie de la non-répétition première, ne repère pas sa tache aveugle comme projection dénoncée de sa propre conscience sur l'infans. Supposés trois moments (papa, non-dupes errent, n'étant là que pour empêcher le jouir) qui sont du regard de soi comme image de l'autre côté du miroir: 1) confusion du spécularisable 2) ce voyant-vu spéculaire comme imaginaire sur lequel se bâtit la personnalité 3) Cette représentation de soi-même comprise comme fonction symbolique qui affirme sa propre différence inscrite dans le corps (le sexe, évidemment) anticipé comme être autonome, fondant ainsi le lieu de l'intersubjectivité. Virage du Je spéculaire au Je social où se greffe toute la notion de symbolique sur le moteur d'un dynamisme libidinal. Que peut-on se permettre d'opposer à ce que Lacan tire des travaux de Baldwin et de la théorie de la retardation de Bolk ?

1) Le couplage oeil/main que l'on interroge dans le stade

du miroir (entre six et dix-huit mois) n'est que la répétition du schème selon lequel l'infans a déjà appris à coupler sens et perception. Les simagrées qu'il se tient à lui-même ne peuvent en aucun cas être l'effet d'un sentiment d'étrangéisation de soi, seulement la répétition du plaisir causé par la vue de ce qui bouge là-bas, dans une non-différenciation véritable de soi, de l'objet et de l'environnement. Ne pas oublier que sans ce langage premier qu'est le babil auquel toute l'activité humaine se subordonnera en même temps qu'elle le constituera (le langage est cristallisation dans une voie de la somme d'affects indéterminés et qui assume le rôle de déterminer les sentiments) l'infans demeure un faisceau d'impulsions indéterminées à agir, sans programme d'action et est absolument incapable de s'orienter dans le monde qui l'entoure puisque justement, il n'y a pas d'environnement pour lui. 2) Lacan présuppose à l'enfant un imaginaire jubilatoire semblable au nôtre, les symboles en moins, si tant est qu'il en pourrait vouloir encore dire quelque chose, duquel surgirait une forme d'assomption du temps de conclure (un c'est-moi) qui lui permettrait de se construire un moi entre le repérage de l'objet et lui-même comme objet préférable. Fantasme de la construction du sujet comme simple somme d'identifications à l'entourage immédiat de l'enfant qui suffit à justifier la notion de scène traumatique originaire et qui omet de prendre la parole pour ce qu'elle est, hors de toute identification, c'est-à-dire une promesse qu'elle ne remplit pas, soit se suffire à elle-même. Lacan tombe donc subtilement dans le piège de toutes les analyses romantiques qui présupposent chez l'homme la fonction imaginative. 3) La parole fantasmée comme auto-régulatrice de soi amène à croire que la simple description pourrait déclencher un et un seul programme d'action, ce qui est une neutralisation de tout l'appareil psychique humain en ce qu'on se fait vivre comme expérimentateur du monde interne/externe puisque ce qui unit les deux n'est qu'un effet de langage soit le Sujet. Du seul fait que l'on aurait compris son corps comme image de soi repérable dans l'espace, comme symbole de sa différence sexuelle, on ne déporterait plus sa parole vers l'autre puisqu'on se sait vu, il ne nous reste qu'à parler de soi, un soliloque

intersubjectif, solipsisme à deux, lequel consiste à se faire vivre des représentations. (9)

Conception de la Vérité du sujet comme projet asymptotique puisque le vecteur d'identité ne rencontre jamais sa destination, se contente d'être orientation infinie du désir comme fondateur de tout rapport au monde. Qu'ici on fasse référence à l'identification qui se laisse tromper, par exemple, chez les pigeons, pourvu qu'on leur laisse un minimum de caractères qui sembleraient secondaires, mais qui à la vue suffisent à tromper tout séducteur quand il s'agit du SEXE qui se cache lui-même, se panse - castré -, s'enserme, s'habille pour ne pas reconnaître sa possibilité d'être d'eux; d'eux qui ? deux sexes. Il s'agit donc, dans la psychanalyse, d'interpréter tout rapport agressif ainsi que tout rapport nutritif comme produit dévié, dérivation, détour, refoulement, sublimation de l'énergie sexuelle, donc libidinale, accumulée qui ne voit la vie que comme un immense désir interdit. Pour l'agressivité, il suffira d'évoquer une forme d'obsession de l'espace directement déduite de ce rapport narcissique à soi-même qu'on présuppose dans le stade du miroir, pour voir dans tout affrontement humain une quête de l'espace de la différence de son sexe ou alors une querelle de deux qui ont choisi le même espace. De toute façon, dans un cas comme dans l'autre, le phénomène est interprété comme besoin d'espace pour que le phallus symbolique qu'est le corps puisse parvenir à l'érection. La peur, moteur de bien des développements sociaux, n'est donc ici conçue que comme une abstraction lyrique née d'une opposition fondamentale, un clivage du moi entre le ce-que-je-veux-faire et que je me demande de vouloir faire, puisque je m'autocastre même si papa ne vient pas m'interdire le corps de mère: le refoulement originare. Toute l'histoire interprétée comme celle du Désir qui se permet la levée de certaines inhibitions selon l'époque, puisque maintenant ce devrait pouvoir être permis, voilà encore ce qui occulte une histoire du développement nécessaire de l'homme qui ne peut pas se permettre ce qu'il veut du seul fait qu'il parle, demeure soumis aux lois de sa propre énonciation qui détermine ce qu'il peut penser.

Donc loin du fantasme d'une histoire qui s'inscrit selon son bon vouloir et qu'il ne s'agit que de reconstruire chronologiquement en se disant que le terrain était prêt et que cela est advenu parce que des hommes l'ont décidé, il est une histoire possible à construire qui analyse comment, à chaque moment, ce n'est jamais une prise de décision morale qui inscrit les comportements et que lorsqu'une pensée naît, elle ne peut se penser fausse, ne peut plus renoncer à elle-même facilement, n'est pas libre de s'être énoncée, déclenche une forme de programme d'action. Pour ce qui est du rapport nutritif, le biais se crée par le corps de la mère que la psychanalyse suppose désiré par l'enfant comme objet d'amour à introjecter, donc à manger. Si on suit ce point de vue, l'enfant, dans sa relation nutritive, voudrait d'abord et avant tout avaler sa mère comme bon objet. Les besoins nutritionnels sont ainsi ramenés au niveau du désir, ne serait-ce que le désir de vie (Eros) présupposant qu'il y ait *a priori* une forme de conscience ou de volonté qui se voudrait voulant désirer la Vie. Cette volonté n'est pas celle du sujet de l'énoncé mais celle du sujet de l'énonciation, l'ordre du langage se supportant lui-même, le problème étant de faire adhérer le sujet conscient à ce qui s'énonce sur l'autre scène réduisant le tout à une question d'énonciation. Mirage de la parole qui suffirait à nous faire vivre.

La psychanalyse voulant s'instaurer comme seule science à faire le pont théorico-pratique, ne relie rien à rien si ce n'est sa propre queue à rien d'autre (l'objet "a"-phallique) en un sans queue ni tête, tête-à-queue, avec queue et cornes oserons-nous, diabolique, rappeler les premières figures des dieux, ceux qui ne sont pas sages et rappellent le chamanisme comme échec de l'individualisme qui cherche ici à reprendre racine. Les conséquences de telles erreurs sont des déductions de l'ordre de la douce folie belle et gratuite pour tous, mais qu'en aucun cas on ne peut refuser. La Spaltung vécue comme folie nécessaire et inacceptable à la fois, répand l'angoisse comme une traînée de poudre et nous fait invariablement retomber dans les schèmes judéo-chrétiens de la nécessité de se ménager sous forme d'ascèse à prescrire à

sa folie intérieure pour ne pas avoir à souffrir le déchaînement douloureux des pulsions incontrôlables. La folie théorique ainsi émise se fantasme comme une limite de la liberté humaine au lieu de se voir comme défaut de coordination à l'environnement inachevé. A réduire sa situation, son rapport sexuel au monde (parce qu'ici il s'agit bien de n'adhérer qu'à ça) à sa seule énonciation en même temps qu'on pense l'autre (le thérapeute ou tout autre) m'écoutant/pensant, bref en occupant les deux places à la fois, se fantasmant comme tel, on croit - et c'est cela même qui crée la possibilité de succès ou encore l'identification à des succès qui auraient eu lieu paraît-il - pouvoir adhérer à une représentation de soi assez cohérente pour qu'elle puisse nous transformer. L'important n'étant pas ici d'être vraiment transformé par la nouvelle représentation de soi et du monde-tiers en devenir qu'on instaure, mais bien plus la possibilité fantasmatique de croire que le monde est créé par notre propre volonté. Pas tant le fait de guérir quelques phénomènes psychosomatiques puisque la guérison vient par surcroît soutient-on, mais de penser que, du seul fait de se penser guéri, on l'est, comme si notre seule et unique faculté de penser, dirigée par une volonté désaliénée qui s'énonce, parle en son propre nom au lieu d'emprunter le Nom-du-Père, suffisait à produire le monde. Du seul fait qu'on peut penser qu'on peut penser n'importe quoi, on croit avoir réalisé cette forme de pensée. Le langage est vécu comme corps subtil qui se touche par la parole et qui peut se transformer et de ce fait transformer le monde par le seul exercice de style, d'où l'origine de l'éthique du bien dire. Ici comme tant de fois auparavant, l'éthique se fonde sur un interdit qu'il est impossible de transgresser du seul fait qu'on y adhère : Ne plus voir de morale que prescriptive et oppressante, c'est-à-dire avec des yeux d'homme pour qui la morale a fait constat d'échec, c'est s'empêcher de voir le moralisme sous-jacent à l'opinion autant qu'au dogmatisme qui se prive délibérément de savoir, sous seul prétexte qu'on ne peut parler de rien d'autre que soi, fantasmant tout énoncé comme autobiographique et soutenu par une prise d'opinion arbitraire. Le fait d'avoir été capable de se détacher

d'une représentation de la parole uniquement comme morale dans le monothéisme permet, par l'avancée de Kant qui met de l'avant son impératif catégorique, de sortir de ce moment arachnéen de la pensée, en même temps que de le repérer comme contemporain main ne fonctionnant plus. De là, réapparition de la morale traditionnelle qui veut nous faire retourner à cet en-arrière où l'accord entre les sociétaires ne peut être que parfait sinon c'est la mort, et on s'arrange pour que les choses se passent. Donc deux moments tout à fait différents du mot "morale" : le premier, celui de l'homme que l'on appelle primitif, moment où le prescriptif est vu partout, c'est-à-dire dans les arbres, fleurs, animaux, etc. , et du seul fait de l'énonciation ne peut pas ne pas lui obéir. Moment où la distanciation du réel est encore impossible puisqu'on est dans l'espace de la confusion, que l'environnement et soi forment un tout sacré. Le deuxième moment qui consacre l'échec du premier est celui du monothéisme qui permet la dédivinisation du monde de laquelle émergera le concept de liberté. Liberté, par exemple selon Kant, de répondre à l'impératif catégorique qui fonde l'homme moral mais donc aussi impossibilité de répondre par la négative puisque c'est ici l'affirmative qui fonde notre caractère humain. Après l'échec des dieux c'est l'échec de Dieu et la liberté qui se prend elle-même pour objet, devient liberté pour rien. De cet espace il n'y a qu'un pas à contester liberté-de-rien ce qui cristallise le fantasme lacanien.

Maintenant il serait temps de rencontrer dans la praxis du divan, ce qu'il en est de ce report des erreurs déjà commises et par là, la somme payée pour ce genre d'innocence que l'on se permet en toute naïveté et que constitue la filiation constante et progressive de la psychanalyse.

*

* *

L'ID-ENTITE

Halluciner la primauté de la pensée sur la perception, la sensation, du seul fait que dans les mois néonataux l'infans souffre d'incoordination motrice et que son néocortex, centre supérieur du névraxe, montre un sur-développement par rapport aux centres moteurs, cela semble bien peu pour renverser le "cogito ergo sum" de Descartes en un "je suis bien davantage en ces lieux où je ne pense pas" ou encore "je pense où je ne suis pas". Ici encore une fois, le miroir joue de sa fascination à renverser l'ordre du corps à se vouloir raisonnable, transcendant, en une pensée qui doit se vouloir faire corps. Répétition à risquer les schèmes de la pensée judéo-chrétienne qui se cherche dans son incarnation. Il ne faut pas plus qu'une telle farce qui se croit être instrument de limite sociale (surmoi) pour fonder sur une parcelle de vérité tout le ridicule de l'universalité de l'oedipe.

Puisque la psychanalyse occulte tous les phénomènes de surmontement de l'agressivité pour n'y voir que des effets de désir, on comprend assez bien comment se profile l'analyse de toute communication, même celle à soi-même, (car c'est le langage que l'on a, qui fait en grande partie notre différence d'avec l'animal; mais il faut voir comment les conditions physiologiques du nouveau-né l'empêchent de faire autrement que de passer par le langage) comme une preuve de l'existence de l'oedipe dans tous les rapports et relations humaines. L'enfant est parlé avant qu'il ne vienne au monde, cela suffit à déterminer par avance son rapport à l'environnement puisque son monde premier, qui se limite au corps de sa mère comme objet de sa jouissance, orientera son désir en ce qui s'est inscrit de désir d'elle-même, bien avant la naissance, dans le nom qui le symbolise. Suffit à voir que l'enfant anticipe Rimbaud à parler de lui-même à la troisième personne du singulier, ne comprend pas encore la dialectique du je/tu puisque le Nom-du-Père n'est pas en-

core venu barrer le sujet et son désir pour l'expulser de la matrice symbolique dans laquelle il se tient, l'initier à la réalité sociale de laquelle il doit se comprendre comme faisant partie. Il n'est donc plus question des besoins de l'enfant mais de ses pulsions ce qui, en langage psychanalytique, connote une qualification érotique. Autre fantasme: cette pulsion, tout en s'étayant sur des besoins métaboliques, cherche à atteindre un état de suppression des tensions dont elle est le lieu, en renvoyant à un vécu du manque radical, consécutif de la séparation du corps maternel. L'origine nostalgique ainsi fantasmée permet de déduire de la plus radicale jouissance et de la plus radicale angoisse de l'enfant - si tant est qu'il puisse vivre son existentiel comme nauséux - un épicurisme de la jouissance comme absence de tension et d'analyser l'amour comme forme de suicide puisqu'il se veut fin des tensions qui nous habitent et qui sont supposées être nos seules forces de vie. Que le père interdise le corps de la mère fait passer inévitablement l'enfant, à moins qu'il ne sombre dans la folie et ici ce semble le fait d'un choix délibéré mais inconscient de lui ou de ses parents qui sont même à ce moment, de la quête de son désir à la demande qui suffit, de sa seule énonciation, à économiser la dépense que comportait la recherche motrice qualifiée d'obsession de l'espace. Comme le désir est supposé impossible à satisfaire, la demande se situera toujours en-deçà et au-delà de la vérité du désir. Il y a donc une forme de transcendance de cette économie de la jouissance dans la demande, mais aussi une déchéance en ce qu'elle inscrit un manque-à-être radical. Voilà donc la nouvelle morale provisoire de la psychanalyse d'autant plus qu'elle se fantasme comme inhérente à toute accession au langage donc à tout processus d'éducation.

De cet état de fait naît une distance à jamais irréconciliable entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation. Mais cette distinction ne tient guère du seul fait que "le sujet de l'énonciation" peut être sujet d'un énoncé et qu'un énoncé ne peut jamais être biographique au

sens où on voulait donner à ce terme, c'est-à-dire qu'il dévoilerait la spécificité du rapport au monde du sujet qui l'énonce (10) . La question n'étant donc pas de savoir si je suis ou ne suis pas ce que je dis (de moi) mais de s'apercevoir que le discours scientifique se sépare irréductiblement du discours sur le discours scientifique et que cela n'a aucun rapport avec le fait d'un inconscient où serait refoulé ce que la volonté du sujet ne veut pas savoir. Justifier par cette apparition d'inconscient qui n'existe finalement que de se vouloir analysé par un analyste (à qui on suppose le savoir et qui nous laisse le supposer même s'il se sait détenteur du non-savoir, donc méconnaissant), par la passion de la méconnaissance qui, avec l'amour et la haine, structure et encadre assez bien l'espace pour déterminer totalement le réel par reflet de soi, condition narcissique d'existence du sujet plutôt qu'instinct de conservation. Que le silence vienne entre ce qu'il reste de sujet sur le divan et cette oreille démesurée du seul fait qu'on ne l'aperçoit pas, on invoque aussitôt le moment de la résistance qui de ce que l'Autre veuille bien te faire dire ce que tu ne veux pas entendre sortant de toi-même, il ne puisse s'agir que des résistances de l'analyste qui ne conçoit pas que son patient ne jouisse pas de son délire verbal, de la puissance évocatrice des mots que l'on peut reconduire jusqu'à l'enfance fantasmée en un désir inhibé de la mère originare. Simplicité de la solution qui de se produire après-coup de l'enfance imaginée plutôt que de tenter une valeur historique permet une décharge de pulsions agressives envers nos parents tout en les rendant responsables de ce que l'on est actuellement de détestable, mais aussi en grand bienfaiteur et maître qui te fait voir en ta propre image le psychanalyste, tu consens à pardonner à tes parents leurs fautes puisqu'ils étaient dans l'espace de la méconnaissance. Le narcissisme remanié comme but suppose donc la désaliénation du sujet de son moi qui fonde l'assujettissement humain: toute action humaine est vécue par cette captation imaginaire qu'est le moi, même l'action la plus altruiste, comme une demande de reconnaissance de soi absolue par l'autre, tel qu'on veut bien se reconnaître. Influence indéniable de la dialectique

du maître et de l'esclave hégélienne dans le texte de Lacan. Le plus marrant ici étant d'imaginer la pratique qui découle de ces considérations inactuelles.

Le plus important de la cure est de verbaliser les origines de sa personne, non point de s'en ressouvenir mais de les faire passer dans le verbe selon son désir. Le discours est conçu comme forme imaginaire du moi; il peut sembler vide ainsi, c'est ce que l'analyste veut puisque de cette façon nous le pourrons emplir à notre guise. L'analyse lacanienne fonde intégralement son action sur la communication, le dialogue, l'analyse en étant une de langage. Le rôle de l'analyste dans tout cela sera quadruple: il est premièrement le tiers-témoin de la vérité entre soi et soi-même, il est le garant de la bonne foi que l'on invoque. Deuxièmement, l'analyste représente le symbolique (société et culture) par quoi le corps de la mère originaria a été interdit. Il est donc le langage préexistant à ma naissance. Troisièmement, il représente la somme de tous les interlocuteurs possibles auxquels on s'adresse pour se faire reconnaître. Le dernier rôle et non le moins difficile à jouer c'est celui du mort. C'est par sa passivité absolue que le psychanalyste en frustrant le patient de sa demande l'amène à reconsidérer ses identifications aux signifiants. A ce stade l'analysé pourra revivre toute son agressivité possible envers le monde dans sa relation avec le psychanalyste et ce avec raison: c'est ici qu'il faut situer le transfert. Il s'agit de faire passer par l'affect une théorie qui autrement échouerait inévitablement à être reprise par le sujet pensant, du seul fait qu'elle peut produire à peu près n'importe quel monstre et le légitimer, son caractère scientifique est celui d'être contre le sujet de la science puisqu'on n'interroge jamais le désir du savant. Lorsqu'on débute une analyse, il ne faut donc douter en aucun moment que cela soit le seul et unique moyen pour sortir de l'impasse émotive où l'on se trouve.

A croire que du trop aimé (névrosé) au pas assez (psychotique) il suffise de jouir du flot verbal de son délire, de s'y identifier, pour que naisse, sous la surveillance de l'analyste à qui on prêle le pouvoir, le juste-assez qui permet de se récupérer à chaque fois au bord du gouffre. L'analyse comme mode de vie qui permet à l'analyste de se justifier de se servir de l'aura que mettent autour de lui les clients (prestige de magicien) pour continuer aux dépens du malheur des autres sa propre analyse interminable. Comprendre au plus tôt, puisque ce me semble une urgence, la force avec laquelle la psychanalyse précipite l'actuel dans des processus de primitivisation de la société humaine: chacun ne parlant plus que pour soi, analyse de son propre discours délirant qui le devient que d'y croire, n'entretenant plus avec le dehors qu'une relation en miroir dans une recherche incessante de son double dans la passion qu'est l'amour. Narcissisme à tous les niveaux: imaginaire, réel et symbolique puisque le rapport au savoir sur le monde se résume à sa propre projection libérante du "Moi-comment-je-vois-le-monde", mon fantasme conduisant de toute façon ma recherche et me faisant découvrir dans le monde ce que d'avance j'y avais mis, ce que j'en avais investi. Sans doute devrions-nous encore parler du clivage du moi en surmoi et ça et de la répartition topologique que Lacan fait de ceux-ci dans le réel, le symbolique et l'imaginaire pour mieux comprendre comment le rapport intersubjectif est tout à fait maltraité du seul fait qu'on envisage le réel comme bande de Moebius qui crée son intérieur et son extérieur du seul fait de la volonté langagière qui le sous-tend. Mais cela nous le ferons ailleurs...

*
* * *

EN-CORPS

Ne pas avoir tenté plongeon, risquer sa face pour mieux se perdre. Ce qui a été ici présenté est déjà

dépassé et il faudrait le refaire puisque lorsque s'arrête l'écriture, le travail accompli est derrière; souvenir qui ne date pas encore de l'oubli mais qui attend simplement de venir, pour le meilleur et pour le pire. Il ne suffit pas de faire de pieux mensonges comme on les appelle de ce qu'il serait mieux en certains instants ne pas dire la vérité, que d'autres se fantasment la disant toujours, ce qui n'était pas loin, avouons-le, de l'impossibilité de penser quelque chose sans la penser vraie. Il s'espérait, lent fantasme en son corps fortuit.

Le psychanalyste joue, sans le savoir, avec des forces archaïques qu'il est dangereux de manipuler ainsi dans la méconnaissance. Croyant que l'on peut penser ce que l'on veut, il ne voit pas d'inconvénient à laisser son patient se laisser aller à raconter n'importe quoi sur son rapport au monde. Le malaise c'est que ce récit, cette narration de son passé fait inévitablement retomber dans les formes de pensée et de comportements qui ont présidées l'apparition de cette narration: retour à une forme de polythéisme digne d'Homère où il s'agit, comme Ulysse, de faire valoir sa ruse pour s'attirer le plus de faveurs du plus de dieux possibles, ces derniers ayant réintégré le monde sous des formes diverses: Pouvoir, Science, Argent, Sexe, Foi, Liberté, Identité, Droit à la Différence, etc.

Dans l'impossibilité du "cent fois sur le métier remettez votre ouvrage", je m'abrège et ce n'est pas sans quelques réticences puisque je devine bien qu'à le relire encore il y aurait cent mots à changer pour qu'on en puisse dire que de cet article il soit bien fait.

*
* * *

Marc Belisle
Etudiant
Université de Montréal

NOTES :

- (1) Titre repris à une conférence donnée en mai 1979 au congrès de l'ACFAS sur la déconstruction de la déification de la notion de Ca dans le discours lacanien. Les arguments énoncés dans le présent article sont d'un tout autre lieu mais continuent un même cheminement, c'est pourquoi je me permets encore ce titre.
- (2) LACAN, Jacques, "séminaire XX" in Encore, Paris, Seuil, 1975, p. 73-82.
- (3) A ce sujet, l'humour français, qui croit ainsi sauver toute l'affaire, a produit un petit livre: Le Roland-Barthes sans peine, (par Burnier/Rimbaud, chez Balland, 1978) qui, en dix-huit leçons, en raison d'une par semaine, nous initie au discours de ces Messieurs-Dames, se considère comme l'équivalent de deux ans au Collège de France.
- (4) LACAN, Jacques, Ecrits, Paris, Seuil, 1966, p.118
- (5) LEMAIRE, Anika, Jacques Lacan, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1977, p.123.
- (6) Voir à ce sujet la remarquable analyse de Vincent Descombes dans L'inconscient malgré lui, Paris, Minuit, 1977.
- (7) FREUD, Sigmund, Abrégé de psychanalyse, Paris, P.U.F., 1949, p.73.

- (8) LACAN, Jacques in Ecrits, op.cit., p.93-100.
- (9) Ce à quoi se résume en dernière analyse toute cure psychanalytique, c'est-à-dire faire de soi le maître involontaire de cette vérité qui se dit en nous, sur nous, sans nous, soit nos représentations et fantasmes. Il s'agit donc d'adhérer à soi comme figure de celui qui produit son monde et ne ressent pas le besoin de faire preuve à autrui de ce qu'il se croit être. Une espèce d'artiste par avance de l'oeuvre. On n'a qu'à voir ce que donne une cure réussie sinon un beau spécimen de narcissisme qui peut justement conclure son cheminement en un je-n'en-veux-rien-savoir, puisqu'il se reconnaît maintenant en père-personne comme détenteur du non-savoir.
- (10) DESCOMBES, Vincent, op.cit.

déclaration sur
la déclaration d'amour
un supplément de narcissisme ?

DECLARATION SUR LA DECLARATION D'AMOUR

Un supplément de narcissisme ?

"Le poème est l'amour réalisé
du désir demeuré désir."

René Char

Roland Barthes, par l'un des fragments qui composent son Discours amoureux, et discourir, comme il nous l'a rappelé, "c'est, originellement, l'action de courir çà et là, ce sont des allées et venues, des 'démarches' des 'intrigues'", Roland Barthes, donc, aurait un moment pris le risque de tourner sous un ciel désormais vide à l'excès. "Je t'aime", écrivait-il, et c'était une frange soulignée d'une parole de Lacan, "Je-t-aime n'est pas une phrase: il ne transmet pas un sens, mais s'accroche à une situation limite: 'celle où le sujet est suspendu dans un rapport spéculaire à l'au-

tre'. C'est une holophrase."

Une holophrase, dans le sens d'un hologramme, est le produit d'une superbe technique de reproduction. A la différence de la photographie, l'hologramme permet une représentation en trois dimensions. Les conditions peuvent paraître complexes, mais elles sont techniquement contrôlées: étant donné l'existence d'un "sujet", un modèle ou une pou-
belle, par exemple, et la disponibilité d'une "matière" particulièrement bien élaborée (plastique, flexible, muable, diaphane), par le moyen d'une lumière proprement dite "cohérente" (droite, recti-linéaire, telle qu'elle ne peut passer que par un seul fil, celui d'une mémoire, et s'y casser), l'hologramme permet de produire une nouvelle présentation du modèle initial en ses trois dimensions. La cérémonie des hologrammistes ou des holographistes est ainsi une véritable messe : je ne dis plus au nom de la communauté des autres qui sont rassemblés et recueillis devant l'immédiate compacité d'un pain quotidien et ce produit hautement élaboré qu'est le vin :

"Ceci est mon corps, ceci est mon sang"; par la vertu de l'hologramme, nous pouvons tous ensemble dire et voir, dans cet endroit nécessairement clos -- et donc religieux -- car les conditions de lumière "cohérente" doivent être parfaites, que nous avons réalisé une véritable transsubstantiation. Le mouvement de la dialectique hégélienne peut également décrire ce procès: il est désormais possible de déposer sur la face de l'être la mince et transparente pellicule d'une "Aufhebung" réelle, spéculative et spéculaire. Un objet m'était donné en chair et en os, par la boîte magique de la représentation efficace, je le présente en son absence avec ses trois dimensions, tournant autour de la représentation, je vois l'objet sous toutes ses faces.

On peut aller plus loin, remarquons-le, avec un autre procédé cette fois biologique: étant donné la cellule d'un individu, moi, par exemple ou n'importe qui, par des procédés techniquement conquis de scissiparité et de multiplication, je peux produire un être qui, vivant, sera la copie conforme, exacte et rigoureusement identique du premier.

Un rêve dont les origines remontent au-delà de l'Antiquité vient de voir le jour, et c'est un jour qui brille d'une lumière transparente à l'excès: désormais, si je le veux, je puis avoir un fils qui sera enfin à mon image et à ma ressemblance.

Or, transporté sur le champ du désir, et posé comme sa figure, ce double modèle ne représente que la conquête technique, ou la concrétisation désormais techniquement possible, du désir platonicien tel que celui-ci reçoit son expression dans le Phèdre . "Nous sommes tous le choreute d'un dieu", déclarera alors Socrate en vue de détourner Phèdre de la forme d'un désir qui l'avait déjà séduit -- qui donc l'est de Zeus, d'Aphrodite, d'Apollon, de Héra, etc., le champ des dieux est multiple, et Socrate le sait très bien qui s'adresse à un public qui en est à sa troisième génération -- "Nous sommes tous le choreute d'un dieu et Amour est pour nous l'occasion de l'imiter et de l'honorer ". Le travail de l'amour consiste donc 1) à trouver quelqu'un qui ressemble à s'y méprendre à la figure du dieu qui nous

habite, et 2) à tout faire pour qu'en réalité il soit tel.

"Ainsi donc, pour ce qui est de l'amour des beaux garçons, chacun fait son choix de la manière voulue, et, l'objet de son choix représentant pour lui la divinité même, c'est comme une sorte d'image sainte qu'il se fabrique et qu'il orne, dans l'intention de lui rendre un culte secret ! Ceux-là, donc, qui dépendent de Zeus cherchent que de Zeus soit l'âme de celui qui sera aimé par eux (...) et quand l'ayant découvert, ils se mettent à l'aimer, ils font tout pour qu'en réalité il soit tel" (252 d,e).

Nous sommes, remarquons-le, au seuil d'une épreuve qui peut être celle du réel lui-même et, comme tels, à la limite du pensable; qu'est-ce à dire, en effet? Moi, le choreute de Zeus, philosophe et apte à conduire, puisque tel est le sens (platonicien) de Zeus, je rechercherai quelqu'un que je rendrai "à son tour" philosophe et apte à conduire? Irai-je jusqu'à le rendre apte à "me" conduire? Ce dont il est question, "en tous les cas", c'est que l'image sainte, l'effigie, l'hologramme puisse enfin "parler à l'âme en secret sa douce langue natale". Et quoiqu'il en soit de ce puissant

besoin d'holographie, et Platon, ce fils de la lumière est un héliographe, ce qu'il y a d'absolument remarquable dans cette figuration du désir, c'est le double mouvement qui la constitue et la rend possible sur le fond d'un immense oubli rigoureusement nécessaire. Mon désir n'est possible que dans le rapport à une figuration possible, cette figure de mon désir ne peut être que celle d'un autre. L'altérité est condition du désir. La solution platonicienne de cette énigme: il faut que j'entreprenne, sur le corps et l'esprit d'un autre, de donner forme et figure au désir qui est mien. Or, ce jeu n'est à son tour possible que sur le fond de la disponibilité littéralement infinie de l'autre, où, et de manière tout à fait étrange, cet autre ne peut pas être lui-même de la question de son propre désir. Il n'a d'être et de possible que de se prêter, avec une grâce nécessairement infinie, au travail de la figuration qui sera fait sur lui. Ou alors, pour parler de ce désir, il faudra que je puisse reprendre ce que La Boétie articulera comme étant le lieu même de l'énigme du politique: comment comprendre, en effet, que des millions se soumettent au seul nom d'un qui n'a de force et d'être réel

que de ce qui relève de leur soumission même ? Cette soumission étant tout à la fois sa relève, ce dont il relève et ce qu'il relève. Mais on peut deviner, sans se transformer en un Tirésias aveugle, que ça peut finir par devenir infiniment lassant, tout aussi lassant et nouant, peut-être, que le désir de Jocaste.

Si "je-t-aime" est une holophrase, il s'ensuit donc que l'autre ne peut être qu'un pur "morceau de cire" -- mais pourquoi ai-je besoin de ce mensonge ? --, et il s'ensuit également que "je", moi ou n'importe qui, "je est une place vacante", suis platonicien. Ainsi, me suis-je inscrit dans la répétition de ce droit fil du sens d'une coupure pure qu'à travers les âges et par un certain nombre d'âmes, "l'âme", en un sens esthétique, désigne le principe vivifiant de l'esprit", relie une lumière "cohérente". Cette lumière cohérente qui était déjà présumée et impliquée quant à sa possibilité pour la réalisation du désir platonicien. Cet héliographe supérieur qui prétendait pénétrer jusqu'au fond toutes les cavernes dont il sort.

Aussi, et parce qu'il y a dans la déclaration d'amour le lieu et l'enjeu possibles d'une question, qui peut être aussi poétique, au lieu de la considérer d'emblée sous la forme de l'hologramme, une pure suspension du sujet dans une relation spéculaire à l'autre, disons plutôt ceci:

"Je t'aime est l'expression d'une étrange relation spéculaire où le sujet, ce qui se produit comme tel et tout à la fois court le risque de s'annihiler dans et par cette déclaration même, entreprend de se suspendre au narcissisme de l'autre".

De cette manière, en effet, l'autre se voit défantasmé, il semble perdre en substantialité immédiatement apparente, en chair, en présence, et sourde et immense force d'appel ou d'évocation, mais il gagne infiniment en altérité réelle, en espace et en dimension de "jeu" puisqu'il est envisagé dans la question de son propre rapport à soi, ce jeu infini, et qui est aussi un jeu de l'infini, qu'ouvre toujours, à nouveau et chaque fois pour lui le ou les visage(s) du ou des narcissisme(s) en quoi il peut bien aimer se complaire,

qu'il se consent en tous les cas, selon la manière unique qu'il a toujours, à nouveau et chaque fois, sur toutes les scènes de ce qui pour lui fait monde et chair, de la jouer. De toutes les façons, de tous les tours ou tropes ou de toutes les guises de sa manifestation, sa présence ne sera jamais celle d'un être, elle est imposition d'une figure, elle est un effet ou une fonction du jeu de sa présentation ou de sa manifestation. Elle est le plus ou moins lent déploiement de ce qui peut finir par devenir et s'appeler un style.

Tout comme la poésie, donc, la relation amoureuse peut tenter de dire chaque fois l'unique, ce qui est tout aussi bien irréductible à l'un de la multiplication (l'unité abstraite du calcul), à sa perte comme unique dans la sérialité (rien ne s'y perd et tout s'y crée chaque fois), qu'à sa reconnaissance dans la figure d'une seule personne. Nous sommes à la limite du pensable: la qualité, toute qualité échappe à la représentation et le rapport amoureux est rapport à la qualité. L'amoureux, lorsqu'il se déclare, peut vouloir reprendre le mot du poète -- "En quels chemins

nouveaux où je te mène m'as-tu conduit " -- mais dans sa déclaration, et c'est le plus important, il ne consentira jamais qu'à se suspendre au narcissisme de l'autre. Il n'avoue et ne consent "en tous les cas" qu'au jeu de sa propre suspension. Ce n'est donc pas l'autre qui est premier, l'autre n'y sera jamais, ce qui est premier, c'est le jeu ou le rapport entretenu par cet autre avec ce qui pour lui fait sens, figure, chair et tremblement de toutes ses surfaces. "Même dans le sommeil, rien assez ne nous lie". La parole d'amour apparaît donc ainsi comme l'expression d'un risque, et d'un risque qui à la limite peut être infini, et infiniment destructeur, où l'autre, par exemple, pourra aller jusqu'à en rire -- Le rire des dieux est inextinguible -- ou encore, ce qui peut être plus horrible, le "prendre" pour lui comme allant rigoureusement de soi dans l'unique sens de la satisfaction de son propre narcissisme.

L'espace du jeu qui est ainsi ouvert est littéralement infini, la brèche ouverte dans le désir de présence, de certitude ou de représentation absolument incompressi-

ble. Que la personne aimée puisse être ravie, à nouveau le langage parle sans métaphore : elle est comblée. Le performatif de la déclaration est pris par elle comme un pur constatif de droit -- interpréter en termes de constatifs ce qui n'est qu'un performatif, et la parole d'amour n'est qu'un tel performatif, c'est même souvent une performance, qui implique pourtant le risque d'être prise comme un constatif, c'est même souvent exigé comme un constat, ou vouloir interpréter au sens d'un constatif ce qui n'est qu'un performatif, au nom de quelque chose comme la fidélité, par exemple, n'est ainsi que la production d'un leurre. Un gigantesque miroir aux alouettes. Le performatif n'est qu'un acte de langage dont l'unique et terrible beauté, je ne dis pas vérité, est qu'il va dans le sens de ce qui peut combler, et ravir, ce qui s'appelle aussi séduire. "Et puis votre beauté, déclare ainsi Dom Juan à l'une de ses créatures (Charlotte), vous assure de tout" , et c'est là ce qu'elle entendra à la lettre puisque c'est là ce qui est nécessaire pour qu'elle puisse rompre la promesse antérieure qui la liait déjà.

Poursuivons : dans les rares moments de coïncidence ou d'adéquation du corps et du langage, l'acte d'amour, par exemple, qui se dit ou se crie ou tente de se décrire de la déclaration d'amour au moment de la plus haute jouissance -- je te dis que je t'aime ou prononce ton nom au moment précis où mon corps du tremblement de toutes mes surfaces et du fond de mes périphéries s'expulse , cette double valeur du "coïto" et l'impression d'être qui peut en résulter est peut-être belle lorsqu'elle se produit, ou parce qu'elle se produit, elle ne saurait pourtant être vraie, elle ne pourra jamais être vraie, et cela dans la mesure exacte et précise où elle s'effectue dans les termes de la définition traditionnelle de la vérité. La question de la coïncidence, du corps et de la parole par exemple, est ainsi une question qui est d'abord ou d'emblée esthétique -- elle est manifestation du rapport au beau, au sublime, au dangereux, à la fascination, etc... -- , et ce n'est que par accident, et c'est un accident irréparable, et par une extension qui la vide alors de tout contenu, qu'elle peut être prise

comme nom ou signe de la vérité. Car ce moment de la coïncidence ne m'assure pas d'une vérité, pas plus de la mienne que de celle de l'autre, il ne fait qu'assurer ma propre suspension. L'autre ne les prendra, ces paroles et ces actes, que pour l'unique motif -- au sens où Cézanne déclarera toujours vouloir peindre "sur le motif", de la satisfaction de la question de son narcissisme, c'est là, on le sait, une condition fondamentale de son propre maintien en ce qu'on appelle l'être.

S'il en est ainsi, s'il peut en être ainsi, ce qu'il faut interroger c'est bien évidemment l'enjeu de ce désir de suspension et de ce qui peut pousser à s'y suspendre. Car cette suspension pourra aller jusqu'à l'annihilation totale de l'un, ou de l'autre, ou de l'un et de l'autre, ou de deux, trois, quatre, ou de tous ; la déclaration, en effet, est chaque fois produite différemment, elle est toujours unique, elle ne s'adresse qu'à un tour de l'autre et elle est innombrable, le(s) visage(s) du (des) narcissisme(s) devant quoi elle se joue sont chaque fois différents parce que

chaque fois uniques, le miroir est composé d'une infinité de cristaux dont chaque éclat est, dans le rapport à une unité possible ce que sont les modes spinozistes dans leur rapport à la substance -- et c'est pour Spinoza un rapport d'éclatement, de négation et de multiplicité nécessairement infini. C'est une question de réfraction infinitésimante. Que la déclaration soit en effet faite à un seul partenaire, et réitérée de temps en temps, par l'espace d'un calcul, dans le but, par désir ou dans l'intérêt qu'il soit toujours le même n'est ainsi qu'un leurre -- ma déclaration n'a de sens que si me déssaisissant elle se saisit d'un autre qui la prend -- , qu'au contraire, il puisse y en avoir chaque fois plusieurs -- il m'arrivera de te baiser en fantasmant réellement, dans tous ses détails et par "tous les plis de sa robe pourprée" le corps d'une autre entrevue ce matin dans le haut de l'escalier ou telle autre aussi baisée au coin d'un feu qui peut très bien avoir été toi --, cela ne change rigoureusement rien : la déclaration et l'acte d'amour ne s'adressent qu'à un tour, un trope ou une guise de l'autre, les possibilités du miroir sont toujours infinies. Que je

maintienne la fiction de la mêmété de l'autre, qu'au contraire je prétende à la multitude innombrable de ses variations par désir de fidélité, enfin que tous les partenaires soient tous et toutes aussi variables que la poussière des actes qui les réunit tous et toutes en toutes leurs variations, la suspension que je produis s'adresse à et ne sera prise que par et pour un effet de miroir. Il y a ainsi un artiste extraordinaire, écrivait déjà Platon, qui s'y connaissait décidément beaucoup en mimétologie, sur une page de la République qui est entièrement régie par le paradigme du faire et de la production, le verbe ποιεῖν y apparaît plus de douze fois (596), qui "n'a pas seulement le talent de faire tous les meubles, il fait encore toutes les plantes, et il façonne tous les êtres vivants et lui-même ; ce n'est pas tout, il fait le ciel, la terre, les dieux, tout ce qui existe dans le ciel et tout ce qui existe sous la terre..." -- "Mais tu parles là d'un artiste tout à fait admirable " -- "Tu doutes de ce que je dis ?" Il y a une manière, "elle n'est pas difficile, elle se pratique diversement et rapidement, très rapidement même, si tu veux prendre un miroir et le présenter

de tous côtés; en moins de rien tu feras le soleil et les astres du ciel, en moins de rien, la terre, en moins de rien toi-même et les autres animaux, et les meubles et les plantes, etc...". Platon, on le voit, cet héliographe supérieur n'habite que des cavernes meublées.

S'il en est ainsi, s'il peut en être ainsi, ce qu'il faut donc interroger c'est l'enjeu de cette suspension, mais non pas au sens envisagé plus haut : pour l'unique profit des vertus infinies du miroir, ce par et ce au nom de quoi s'effectue chaque jour ce que Bataille appelait "le tatouage sans risque", l'interrogation serait interminable, il n'y a pas de bornes aux simulacres. Ce qu'il faut interroger, c'est l'enjeu de cette suspension au sens de ce qui peut pousser à vouloir la re-dire et à s'y suspendre. Car il y a là, et c'est le moins que l'on puisse dire, quelque chose qui n'est pas évident. Dans la déclaration du "je t'aime", au sens de la suspension voulue, assumée dans toutes ses conséquences, jouée, feinte, mimée, risquée (la prostituée qui dit devoir parler d'amour pour garder ses clients), et là-aussi

tous les possibles sont réunis, il y aurait ainsi la quête profonde, non pas d'un calcul d'Eros, un calcul érotique qui n'est bien souvent que le plus extrême de la réserve -- me donnant toujours à tous comme me donnant toujours à toi, à toi comme à l'un ou à tous comme aux uns, je ne donne finalement rien puisque je ne disperse et ne dispense que la mince pellicule transparente à l'excès qui satisfait peut-être ton désir --, ce qui est en jeu dans cette déclaration ne peut donc être que quelque chose qui relève de la mort elle-même, elle-même en relevant infiniment. Quand je consens au jeu de cette suspension à ce que tu en feras en fonction de la manière toujours unique que tu auras de la prendre, je consens, de fait, à la mort. J'accepte que soit retourné dans la vie ce dont semble relever toute vie. J'effectue la perte de ce qui peut être le secret de la vie: je perds, en prononçant la parole d'amour, ni plus ni moins que la possibilité d'un libre rapport avec moi. Et c'est la chose du monde la moins partagée et la plus difficile.

L'institution du mariage, en ce sens, peut être particulièrement terrible. Car le mariage, l'institution comme autorité transcendante qui confère à la promesse une constance -- je te dis que je t'aime, donc je vais t'épouser, pour te prouver que je t'aime, je vais t'épouser, etc... -- , cette institution qui s'instaure de prétendre assurer à la promesse une constance, dans cette mesure très précise serait la mort réelle de l'enjeu réel du "je t'aime" : ma relation spéculaire au narcissisme de l'autre ou au jeu de sa question. Variation : je peux très bien t'épouser pour ne plus avoir à dire : je t'aime. Marié, je ne suis plus suspendu au jeu d'un désir, je me suis assuré d'une suspension totale dont l'unique profit, qui ne peut être que celui de l'institution, demeure d'autant plus inquiétant que par les liens dits "sacrés" qui sont ainsi noués, l'institution demeure l'un des piliers essentiels de ce monstre le plus froid de tous les monstres froids qu'est l'Etat (Nietzsche). Lorsque je suis marié, il se peut que je célèbre des noces de mort : au moment où dans ma vie je consens à la libre suspension de mon propre rapport à la vie, il se

peut que cette mort consentie me soit cachée et ravie dans les draps mêmes où pourtant elle s'ensevelit.

Question supplémentaire, question du supplément et supplément de question : qu'en est-il du narcissisme de cette déclaration sur la déclaration d'amour ? Et quid du narcissisme de cette description du narcissisme transparente à l'excès ? Pour jouer de la métaphore hégélienne du narcissisme qui est posée comme origine du besoin d'art -- "On saisit déjà cette tendance dans les premières impulsions de l'enfant, il veut voir des choses dont il soit lui-même l'auteur, et s'il lance des pierres dans l'eau, c'est pour voir des cercles qui se forment et sont son oeuvre dans laquelle il retrouve comme un reflet de lui-même, etc..." --, j'aurai, par cette déclaration sur la déclaration d'amour, tracé de tels cercles. Ici pour la première fois en public comme il m'est arrivé de le faire en privé. La seule différence : ici, j'aurai tenté d'en prendre en vue l'enjeu. Mais dans le public comme dans le privé la question

demeure toujours quant à l'effet de ces cercles concentriques qui ne s'étendent jamais à l'infini, mais se diluent de ces résistances et de ces tremblements de surface de plus en plus infinitésimaux qu'ils suscitent et ne rencontrent pourtant jamais. Quoiqu'il en soit, bien entendu, du désir de la nymphe Echo. Elle aimait Narcisse à s'en méprendre. Et quid de ce narcissisme ? Un supplément de supplément. Chose certaine "en tous les cas" si du cogito je ne puis conclure à l'être, surtout pas plus au mien qu'au tien, je puis en tirer que toi aussi tu peux être. Dans et par le jeu d'une distance désormais heureusement infinie.

*
* * *

Pierre Gravel
Professeur d'esthétique
Université de Montréal.

26 mars 1980

horizon
pour une lecture

Le texte qui suit a servi d'introduction à un cours que j'ai donné à l'automne 1979 au module d'études littéraires de l'UQAM, en liaison avec le GIERCF (groupe d'intervention et de recherche sur la condition féminine, qui organise à chaque session une série de cours en rapport avec la condition des femmes d'ici et d'ailleurs).

Ce cours travaillait la question du rapport des femmes à l'écriture et à l'institution littéraire; nous avons touché des textes de théoriciennes et de critiques féministes (textes qui s'essaient à la déconstruction des regards masculins concernant la féminité), ainsi que des écritures de fiction (dans lesquelles des femmes déjouent ces regards, risquent d'aller se chercher à l'inconnue).

Horizon pour une lecture est élaboré autour d'un jeu avec le mot "histoire". En effet, où sont-elles sinon dans son histoire à lui (his-(s)tory), c'est-à-dire représentées depuis la jeune antiquité gréco-romaine en ses multiples orphéons discursifs institutionnalisés (liste-noir),

interdites de parole n'ayant plus que l'utérus et la maison paternelle et/ou maritale pour re-produire "leur" train-train quotidien (hystérie... hys-toire).

D'autre part, le titre Horizon pour une lecture supporte au moins deux foyers de signification: il pré-figure une manière de "table des matières" dans le même temps qu'il signale MA lecture ponctuelle d'un (certain) mode du rapport à la rationalité, à la socialité. Une autre femme avec des intentions similaires (parler du féminisme et de la phallogocratie) aura sans doute donné ici à entendre autrement.

Cela dit, on pourrait me reprocher l'abondance des citations et des reconnaissances qui habitent cette lecture; il faut rappeler que son adresse originale était une classe d'étudiant,e,s pour laquelle je trouvais essentiel de donner à lire (des livres, des (fragments de) textes, des écritures), à voir (des films, une pièce de théâtre), à connaître (des groupes de femmes, des lieux, des paroles, des luttes), à savoir liste(n)oire.

Ce jour d'hui (16 janvier 1980) je re-lis horizon pour une lecture, désormais séparé de moi. Certes je l'ai écrit dans l'enthousiasme, la passion, la colère, la tendresse... je le trouve pourtant trop marqué par le ressentiment et l'indignation. Je sais que mes écritures à-venir s'espaceront depuis les fenêtres et la fraîche heure du matin.

HORIZON POUR UNE LECTURE

- I . Ecrire un texte: féminisme et phallogocratie, en mon nom de femme et de professeur, de prof-emme, douce profanation.
- II . His-toire de module(s)
- III. L'institutionnalisation séculaire de liste-hoir
- . de père en fils à la gl'hoir(e) de Dieu
 - . quand à la père-pétuation du savoir sur la femme...
- IV . Hys-toires de bonnefemmes
- V . Lever(s)
- . les féminismes, leurs pratiques, leurs écritures.
- VI . Interpellations: et toi?

HORIZON POUR UNE LECTURE

-I-

L'objectif du cours d'aujourd'hui est d'essayer de formuler quelque chose autour des notions de phallogocratie et de féminisme. J'avais d'abord pensé faire comme on fait d'habitude dans l'enseignement, i.e. répéter pour des étudiantes et des étudiants les lectures principales qui participent de la clarification et de la confrontation des objets de connaissance. Après avoir compilé les nombreux textes que je devais relire pour m'en faire la médiatrice auprès de vous, j'ai alors décidé que ce monumental travail n'était pas requis ici et que je ferais plutôt un texte passant par l'intelligence actuelle que j'ai de ces notions.

Ecriture donc à la première personne, risquant son commencement, sa singularité. Ecriture dont le mouvement éprouverait sans doute le désir de la ponctuer par des paroles autres, de femmes et de poètes, comme celle-ci de Madeleine Gagnon qui m'advient:

"Je ne veux pas mes textes seuls, je veux d'autres paroles dans mes mots"(1)

Activité épuisante en ce qu'elle exige de disciplinarisation de ce qui la rend possible, la pulsion d'écriture. En effet, découper dans le flux des choses à dire, ce qui est nécessaire de ce qui ne l'est pas, imprimer de la sorte une structure souple au texte, expérimenter les limites de ma capacité d'expression et de compréhension, les limites aussi de la linéarité du langage, i.e. l'impossibilité radicale à dire plusieurs choses en même temps, comme on peut le faire dans un collage ou un montage sonore (un demo). Expérience aussi du pouvoir formidable de l'écriture à créer une intimité subjective, à soulever l'émotion, angoisse - colère - peur - inhibition - plaisir , etc., la mienne et peut-être la vôtre dans le temps de la lecture.

C'est dire que cet "exposé" passera par de l'anecdotique, du théorique, des interrogations, des histoires surtout car à la lettre, dans cette histoire, elle ne (s)'y reconnaît pas, s'(y) reconnaît plus.

*
* *

-II-

Alors justement cette his-toire, parlons-en. Je pense à des étudiantes du module de philosophie (c'est tout autant le module de n'importe quelle autre discipline), qui se re-trouvent marginalisées dans une classe dont le professeur est un homme et la majorité des participants

également. Il arrive qu'en ces cours les étudiantes éprouvent une double difficulté: la première, semblable à celle de toute la classe, consiste dans l'effort à fournir pour domestiquer et s'appropriier les règles de la discursivité philosophique; la deuxième, c'est celle qu'elles connaissent du fait qu'elles sont femmes dans une classe à majorité masculine... On peut imaginer comment fonctionne entre hommes la métaphore de la féminité, les rires et les jeux de mots que cette métaphore suscite entre eux... On peut imaginer aussi à quel point ce discours philosophique fonctionne à la transmission, à la mise en circulation de noms et de figures, en fait de pères, pour des fils qui à leur tour convertiront ces noms en valeurs d'usage dans leurs travaux, discussions, devenir académique et professionnel. Que se passe-t-il alors du côté des étudiantes? On peut penser que toutes elles se lassent, et qu'à plus ou moins long terme quelques-unes désertent, abandonneront pour aller chercher ailleurs des mots où elles peuvent s'entendre différemment; cet ailleurs pourrait être du côté de l'identification inconsciente avec les opprimé(e)s, [le "e" est ici volontairement entre parenthèses, car à ce stade-ci de la révolte, la différence sexuelle n'est pas pensée et tracée], d'où elles iront participer à des cours sur le racisme, la folie, l'enfermement (politique, sexuel, religieux), les dictatures, le(s) pouvoir(s), le marxisme, etc.

Elles pourraient aussi refouler pour le temps d'une formation, leur différence sexuelle et s'essayer au mimétisme masculin, i.e. au faire comme eux, jusqu'à entendre qu'homme les farces et discours énoncés sur les femmes.

Elles pourraient devenir entre elles des rivales se disputant symboliquement la reconnaissance du professeur ou/et de ceux des étudiants qui séduisent (ce à quoi fonctionne le savoir aussi) par leur aisance dans l'élaboration conceptuelle. Cette attitude n'est pas rare, elle

m'apparaît participer du mépris introjecté des femmes entre elles (ça commence parfois au sein de la relation mère-fille) et compose ce genre de femme que Simone de Beauvoir nomme virilofide.

Il y a aussi une autre attitude, qu'on verra désormais de plus en plus, celle d'une prise de conscience par les étudiantes du "problème féminin" et des modifications patientes qu'il s'ensuit dans leur rapport au savoir: même en petit nombre, même seule, elle(s) reste(nt) dans les cours à majorité masculine, elle(s) s'autorise(nt) à "leurs" outils, elle(s) se solidarise(nt), se regroupe(nt), se met-te(nt) à PENSER l'accès au savoir comme un droit légitime, comme une série de luttes (résistance à la mort-reproduction/participation, collaboration, construction des forces de vie) à mener: conquête de la parole, de l'écriture, du travail dans/sur le symbolique, expérience surtout d'une transgression opérante, celle du franchissement (lisez ce mot à voix haute et très lentement) du silence

,FRANCHISSEMENT DU SILENCE,

la sortie de la "pause" (c'est ma manière de nommer la Lola Valérie Stein de Marguerite Duras: elle est dans la pause---- espace d'ombre et d'anesthésie ---- aux sens musical et photographique du terme).

*

* . *

-III-

Pour en rester au niveau des discours, et des pratiques qu'ils institutionnalisent, regardons rapidement liste noir (noir: héritier direct)* des auteurs, des références, des "créateurs" et écrivains telle qu'elle est écrite et enseignée encore, au cegep et à l'université. La mythologie grecque et romaine sera racontée, poétisée par Aristophane, Euripide, Sophocle, Homère, Eschyle, etc. c'est-à-dire par une lignée d'hommes, dans laquelle point n'est de femme sinon en tant qu'Ariane, Pénélope, Jocaste, Penthésilée, Iphigénie ... et nous sommes quelque mille ans avant Jésus-Christ, ce grand-fils divin à partir duquel tout l'occident signe encore son rapport au temps historique (du reste, quelle incidence ce découpage a-t-il dans l'imaginaire?). De même liste noir de la musique sera celle de Mozart, Schubert, Beethoven, Bach, Vivaldi, Satie, John Cage, sans parler des groupes rock et punk. Liste noir de la peinture sera celle des Van Gogh, Belmer, Vasarely, Duchamp, Magritte, etc. celle de la philosophie européenne passera par Platon, Abélard, Rousseau, Diderot, Marx, Freud, Nietzsche, Sartre, Althusser, Wittgenstein, etc. C'est en 1949 qu'émerge - ça fait 2000 ans qu'on fait de la philosophie - Simone de Beauvoir: le titre de son ouvrage sera d'ailleurs le Deuxième Sexe, vertement critiqué (il fallait s'y attendre) par de nombreux intellectuels français et par les médias.

Liste noir de la linguistique contemporaine sera celle de De Saussure, de Chomsky, de Hjelmslev, de Greimas, de Todorov, etc. Et que dire de toutes les autres sciences nommées très justement entre nous "sciences de l'homme", de toutes les sciences pures et appliquées: mathématique, biologie, chimie, physique, informatique, médecine...

* Lexie empruntée au texte d'Agathe Martin, faire question, prétexte d'un motif.

Bref on aura compris par ces énumérations (prenons le temps de dé-tairer) que l'histoire au féminin est une histoire absente, non écrite, non archivée.

"Il n'y a pas de tradition discursive féminine, littéraire ou autre, pour une raison historique fort simple: il n'y a eu, des textes féminins, ni collection (au sens des collected papers), ni codification (dans les systèmes littéraires dominants), ni, par conséquent, transmission par voie de lectures ou d'enseignements".(2)

On aura compris que cette absence est difficile à percevoir et à reconnaître quand on est homme puisqu'il y va de la remise en question de cette histoire dont on est l'héritier légitime et comme "naturel"... laissant ainsi supposer que les hommes en savent quelque chose de la propriété et des jouissances qu'elle autorise (voir là-dessus Luce Irigaray et l'économie spéculaire du langage (3)).

De ce fonctionnement subtilement sexué du symbolique, il faut remarquer autre chose: certes les femmes en sont exclues, puisqu'elles n'y parlent pas... mais de surcroît elles sont parlées, i.e. vues dans la représentation de l'autre, as-sujetties, as-sujet-tues au regard masculin. Les exemples fourmillent: qui de la théologie, de l'anthropologie, de la psychologie, de la psychanalyse, de la littérature, de la mythologie, de la philosophie, etc. n'a pas produit son petit topo de ce qu'il en sait, en pense, en imagine lui (théologien, juriste, psychologue, etc.) de la femme, son identité, sa sexualité, ses rôles, ses fonctions, ses (non)-droits.

Ecoutons-en quelques-uns:

- 1) Mgr L.A. Paquet, Québec, 1919, Etudes et appréciations. Nouveaux mélanges canadiens, Le féminisme, p. 23, 24.

"Saint-Paul n'a fait que sanctionner de sa haute autorité apostolique, cet axiome, lorsqu'il a écrit que "l'homme est le chef de la femme" et qu'il faut "que les femmes obéissent à leurs maris comme au Seigneur". L'Apôtre justifie ce précepte en rappelant que "l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme de l'homme", et que "l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme". En d'autres termes, la manière dont la femme a été créée, et le rôle d'auxiliaire pour lequel elle a été faite, sont une double preuve de la dépendance féminine.

Dépendance, d'après saint Thomas d'Aquin, tellement naturelle, et tellement conforme aux exigences de l'ordre, que, même dans l'état d'innocence, elle eût marqué les rapports de l'époux et de l'épouse. L'homme, en vertu de sa constitution, et par un effet des propriétés de son intelligence et de sa raison, se montre, d'ordinaire, plus apte que la femme à tenir, dans la famille, les rênes du commandement."

- 2) Rousseau, Genève, 1760, Emile ou de l'éducation, p. 173, 174.

"Ce que Sophie sait le mieux, et qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler et coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire, et qu'elle ne fasse avec plaisir; mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, et où les doigts s'exercent avec plus de grâce et de légèreté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine et l'office; elle sait le prix des denrées; elle en connaît les qualités; elle sait fort bien tenir les comptes; elle sert de maître d'hôtel à sa mère. Faite pour être un jour mère de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques, et le fait toujours volontiers."

- 3) Fénelon, France, 1689, De l'éducation des filles, p.3, 4.

"Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible et plus curieux que les hommes; aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourraient

s'entêter: elles ne doivent ni gouverner l'Etat, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées; ainsi, elles peuvent se passer de certaines connaissances étendues qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie et à la théologie. La plupart même des arts mécaniques ne leur conviennent pas: elles sont faites pour des exercices modérés. Leur corps, aussi bien que leur esprit, est moins fort et moins robuste que celui des hommes. En revanche, la nature leur a donné en partage l'industrie, la propriété et l'économie, pour les occuper tranquillement dans leurs maisons.

Mais que s'ensuit-il de la faiblesse naturelle des femmes? Plus elles sont faibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui sont les fondements de toute la vie humaine? Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de ce qui touche le plus près à tout le genre humain? Par là elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises moeurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse, appliquée et pleine de religion, est l'âme de toute une grande maison; elle y met l'ordre pour les biens temporels et pour le salut. Les hommes mêmes, qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent, par leurs délibérations,

établir un bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.

Voilà donc les occupations des femmes, qui ne sont guère moins importantes au public que celle des hommes, puisqu'elles ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever: ajoutez que la vertu n'est pas moins pour les femmes que pour les hommes: sans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public, elles sont la moitié du genre humain racheté du sang de Jésus-Christ et destiné à la vie éternelle.

Enfin, il faut considérer, outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leur mère, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues se présentent à nous dans les histoires! quel renversement des lois et des moeurs! quelles guerres sanglantes! quelles nouveautés contre la religion! quelles révolutions d'Etat causées par le dérèglement des femmes! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les filles: cherchons-en les moyens."

- 4) Institoris et Sprenger, Allemagne, 1484,
Malleus Maleficarum, (Le Marteau des sorcières).

"...toute sorcellerie provient du désir charnel qui est insatiable chez les femmes... Alors, afin de satisfaire leur concupiscence, elles doivent copuler avec le diable... ceci est suffisamment clair pour que nous ne soyons pas surpris de trouver plus de femmes que d'hommes coupables d'hérésie et de sorcellerie... Béni soit Celui qui a protégé les hommes d'un si grand crime..."

Tiré de Barbara Ehrenreich et de Deirdre English,
Sorcières, sages-femmes et infirmières,
une histoire des femmes et de la médecine, Ed. du Remue-ménage, 1976, p. 20.

*
 * *

Le corps au cachot,
 l'esprit au silence

-IV-

L'hystoire au féminin:

Si les femmes n'occupent pas comme sujet les lieux du savoir et des pouvoirs, où sont-elles donc, à quoi sont-elles occupées?

Elles sont confinées en d'autres lieux, lieux d'enfermement, ghettos (de luxe parfois), généralement muettes, réduites au silence ou à la parole des tâches ménagères ou au commérage, ce qui revient au silence. Elles produisent peut-être quelques écritures-tiroirs qui restent probablement lettres-mortes.

Le principal de ces lieux c'est celui qu'on leur attribue pour accomplir les fonctions simultanées d'épouse, de mère, d'éducatrice, de ménagère, eh oui, l'économie domestique privée, tâche qui cumule environ 96 heures/semaine de travail non payé, pour une famille de 5 personnes. Nous nous retrouvons ici dans le lieu d'une exploitation abjecte, où la femme est au service (gratuit) du mari et des enfants, re-productrice de leur force de travail et de leur énergie vitale. C'est en ce lieu béni qu'est signée la plus excessive des réductions de la femme, puisque l'institution du mariage est fondée sur l'exclusivité de la filiation paternelle, ce qui rend la femme objet de propriété et d'échange (elle passe du nom de son père au nom du mari et même parfois à son prénom, style Mme Jean Fortin); ce qui attribue au père et au mari les différentes composantes du droit de propriété individuelle que l'institution du mariage consacre: usage du corps de la femme, propriété de la femme, de ses biens et "fruits" (= enfants).

Ainsi va la femme mariée, reproductrice et reproductrice de la lignée des pères (du nom-du-père), exclue encore du symbolique en ses fonctions de femme de, fiancée de, mère de, fille de. Sans nom, Non nommée, non-~~nom~~

Par ailleurs, identifier d'autres lieux où le travail social des femmes est possible, nous permet au moins de dire que les tâches qu'elles y remplissent sont dans le prolongement direct de celui qu'elles font à la maison paternelle. En effet, où sont-elles, sinon travailleuses dans

- 4) Institoris et Sprenger, Allemagne, 1484,
Malleus Maleficarum, (Le Marteau des sorcières).

"...toute sorcellerie provient du désir charnel qui est insatiable chez les femmes... Alors, afin de satisfaire leur concupiscence, elles doivent copuler avec le diable... ceci est suffisamment clair pour que nous ne soyons pas surpris de trouver plus de femmes que d'hommes coupables d'hérésie et de sorcellerie... Béni soit Celui qui a protégé les hommes d'un si grand crime..."

Tiré de Barbara Ehrenreich et de Deirdre English,
Sorcières, sages-femmes et infirmières, une histoire des femmes et de la médecine, Ed. du Remue-ménage, 1976, p. 20.

*

* *

Le corps au cachot,
 l'esprit au silence

-IV-

L'hystoire au féminin:

Si les femmes n'occupent pas comme sujet les lieux du savoir et des pouvoirs, où sont-elles donc, à quoi sont-elles occupées?

Elles sont confinées en d'autres lieux, lieux d'enfermement, ghettos (de luxe parfois), généralement muettes, réduites au silence ou à la parole des tâches ménagères ou au commérage, ce qui revient au silence. Elles produisent peut-être quelques écritures-tiroirs qui restent probablement lettres-mortes.

Le principal de ces lieux c'est celui qu'on leur attribue pour accomplir les fonctions simultanées d'épouse, de mère, d'éducatrice, de ménagère, eh oui, l'économie domestique privée, tâche qui cumule environ 96 heures/semaine de travail non payé, pour une famille de 5 personnes. Nous nous retrouvons ici dans le lieu d'une exploitation abjecte, où la femme est au service (gratuit) du mari et des enfants, re-productrice de leur force de travail et de leur énergie vitale. C'est en ce lieu béni qu'est signée la plus excessive des réductions de la femme, puisque l'institution du mariage est fondée sur l'exclusivité de la filiation paternelle, ce qui rend la femme objet de propriété et d'échange (elle passe du nom de son père au nom du mari et même parfois à son prénom, style Mme Jean Fortin); ce qui attribue au père et au mari les différentes composantes du droit de propriété individuelle que l'institution du mariage consacre: usage du corps de la femme, propriété de la femme, de ses biens et "fruits" (= enfants).

Ainsi va la femme mariée, reconductrice et reproductrice de la lignée des pères (du nom-du-père), exclue encore du symbolique en ses fonctions de femme de, fiancée de, mère de, fille de. Sans nom, Non nommée, non-~~nom~~

Par ailleurs, identifier d'autres lieux où le travail social des femmes est possible, nous permet au moins de dire que les tâches qu'elles y remplissent sont dans le prolongement direct de celui qu'elles font à la maison paternelle. En effet, où sont-elles, sinon travailleuses dans

le textile, dans les magasins de vêtements comme vendeuses, caissières, men-quins(4), dans les cafétérias, restaurants, épiceries, banques, comme serveuses et commies(sic), dans les bureaucraties comme secrétaires et hôtessees, dans l'enseignement primaire comme "maîtresses", dans les couvents comme religieuses (cf. le très beau film Les servantes du Bon Dieu de Diane Létourneau), dans les hôpitaux comme infirmières, dans les bordels comme putains, bref gardiennes de la loi phallique, gardiennes des noms, des mots, des corps des autres, soigneuses, exécutrices au service (sous-payé sinon gratuit) des autres, patrons de tout acabit.

Nous pouvons au moins constater à cette étape-ci que la femme est, comme le dit Simone de Beauvoir, toujours située. Que les places qu'elle peut (de fait et de droit) occuper sont toujours - déjà fixées, désignées, assignées, délimitées, prévisibles, au point de s'intérioriser et de faire surmoi:

"Je jetai ma cigarette dans le vide et, prudente, me reculai d'un pas, dans l'espoir que personne parmi les voisins ne ferait le rapport entre moi et le geste formellement interdit dès l'entrée de l'Immeuble. Puis, avec précaution, j'avancai juste la tête: on ne pouvait même pas deviner où la cigarette était tombée; l'abîme l'avait engloutie silencieusement. Est-ce qu'à ce moment-là je pensais? Si je pensais, c'était à rien. Ou peut-être à l'hypothèse d'avoir été vue par un voisin en train de faire le geste interdit qui surtout cadrerait si mal avec la femme bien élevée que j'étais, et cela me faisait sourire."

Clarice Lispector, La passion selon G.H.,
p.46

Je dirai un dernier mot concernant l'exclusion symbolique des femmes. Il s'agit des hôpitaux psychiatriques, qui contiennent une population majoritairement féminine alors que les soignants sont en majorité masculins (C'est logique, non?). Les femmes y sont étiquetées psychotiques, hystériques, ou les deux et sont traitées avec toute la violence dont sont porteuses ces dé-nominations. La folie, l'hystérie, c'est ce qui arrive à celles qui ont hurlé leur colère, leur rage, leur im-pouvoir de manière tellement inacceptable et inacceptée, qu'elles en sont venues à les retourner contre elles-mêmes par exemple dans la dépression, dans les conversions hystériques, dans les hallucinations, dans les peurs incontrôlables, dans les mutilations corporelles, dans les avortements de toutes sortes. Auto-censurée donc, "ou encore l'interdit de parole introjecté, ravalée avant même sa formulation," nouée dans la gorge.

"Elles ont fait exploser ce qu'elles pouvaient avoir de révoltes, mais comme à l'intérieur d'elles-mêmes, en se déchiquetant véritablement, en le marquant au niveau du corps"(5)

(c'est par exemple, la fille Suzanne (violée) qui vomit à deux reprises dans Mourir à tue-tête de A. Claire Poirier).

*

* *

Le "Continent noir" n'est

ni noir ni inexplorable ...

Elles sont levées

Elles se lèvent

Elles se lèveront

...agir, écrire et résonner leurs

symphonies pour quarante millions

de voix qui ne font pas nécessai-

rement chœur.

Pour que l'Histoire cesse de
nous séparer de la vie

-V-

J'en arrive au désir d'arrêter là le dé-taire-ment de toutes ces horreurs, privations, exclusions, rejets, bûchers, oublis... et de parler maintenant des luttes possibles contre ces oppressions, des manières multiples d'affirmation pour introduire de la femme VIVANTE, et ainsi brouiller la ré-père)-tition.

Je parlerai d'abord du féminisme, vaste mouvement politique de regroupement des femmes, qui ouvre la possibilité de prendre conscience des nombreuses facettes de l'asservissement et des mécanismes de son intériorisation, espace d'échange, d'écoute, de prise de parole, c'est un tremplin pour la lutte idéologique chacune, en ses lieux respectifs, contre le sexisme, la discrimination sexuelle, et les effets de pouvoir du phallocratisme. Ces prises de parole se sont matérialisées au Québec (villes-banlieues-campagnes) depuis les années '70 par des rencontres larges ou petites de femmes qui osent témoigner de leur vécu, de leur quotidien, par des journées célébrées du 8 mars, par des colloques et débats sur la contraception et l'avortement, par l'ouverture de centres d'accueil pour femmes battues, de centres d'aide aux victimes du viol, de cliniques d'auto-santé, d'une librairie-café à Montréal, d'un centre de documentation féministe, par la mise sur pied d'un comité pour l'avortement libre et gratuit, lequel a intensément lutté contre l'emprisonnement de Morgentaler, par la naissance de journaux et revues féministes, d'un agenda, de collectifs d'écriture, de vidéos, de films, de chansons, de pièces de théâtre, d'anti-affiches contre la publicité sexiste de Dapper Dan, par des gestes de protestation contre l'affaire Dalila Maschino et contre la censure exercée à l'endroit de la pièce Les fées ont soif de Denise Boucher, par l'insistance dans les

syndicats de porter à l'ordre du jour les questions de garderies et de congés de maternité et/ou de paternité, par le conseil du statut de la femme (CSF), par le groupe d'intervention et de recherche sur la condition féminine à l'UQAM (GIERCF), qui a tenu en mai 1979 un colloque intitulé La recherche sur les femmes au Québec, dont les actes seront publiés dans le cours de l'année 1980, par l'ouverture de l'institut Simone de Beauvoir à l'Université Concordia, etc.

Toutes ces pratiques ne sont pas réductibles au même quant à leurs orientations idéologiques: les unes sont radicales (comme les (feu) tête-de-pioche), d'autres sont réformistes (comme le CSF), d'autres sont marxisantes (comme le groupe du Remue-Ménage). Il me semble pour le moment que ces différentes pratiques au sein du "féminisme" ne sont pas théorisées ou qu'elles le sont en fragments épars, en morceaux disséminés ça et là dans les textes. Je dirais que lorsque les femmes font quelque chose de l'ordre de ce que j'ai décrit tantôt pour le Québec, c'est sous le coup de l'urgence, de l'obligation, de la contrainte, i.e. c'est qu'on en a assez, qu'on n'en peut plus de s'y faire, de dire "c'est comme ça" ou "c'est la vie"... et qu'on essaie dans les limites des possibilités historiques immédiates (locaux-argent-accès à l'information-bénévolat !, etc) de vivre autrement, ne serait-ce que provisoirement (par exemple les refuges pour femmes battues): j'appellerais cette pratique de l'urgence, pratique d'intervention, en tant qu'il s'agit d'inscriptions concrètes et discursives dans les institutions, dans les rapports de forces, dans les processus historiques. Il faut en tous cas insister sur le fait qu'au sein des féminismes, ça bouge, ça fait bouger, ça résiste, ça cumule des acquis (par exemple aux U.S.A. et en France, l'abrogation de la loi contre l'avortement, ça lève des interdits-e-s, ça rend possible de nouvelles solidarités de travail et d'intérêts, ça oblige des modifications-transmutations des rapports inter-sexuels.

D'autre part, et là je m'engage au niveau littéraire et des discours de savoir en général, il y a toute une épistémologie qui apparaît tranquillement avec l'introduction d'une manière différente de questionner et de parler les absences de l'histoire, ses blancs, ses marges, ses interdites, ses non-dites. En effet, quand les refoulées se mettent à l'ouvrage de la lettre, et font émerger une autre historiographie, quand elles sortent du regard et de l'assujettissement, quand elles se mettent à explorer le corps féminin jadis ixé (cette scripturation me vient à partir de l'oralisation du "x" de notre alphabet), le rapport à la mère, le rapport à la petite fille, au corps de l'homme, au langage, au père, à l'érotisme, à l'écriture, ... une inscription nouvelle de la féminité prend racines et fait rhizomes.

De sorte que je proposerais de distinguer pour le moment deux formes de l'écriture des femmes:

- 1) une écriture militante, sera celle qui dénonce et revendique au niveau des instances juridico-politiques et économiques. Qui travaille à la modification-transformation ici et maintenant des lois sur le viol, l'avortement, la prostitution, l'internement psychiatrique, sur les violences faites aux femmes, sur la publicité (sexiste), sur les discriminations sexuelles au travail, des lois sur le mariage, le divorce, le nom, etc.
- 2) une écriture désirante, sera celle qui travaille la langue, le langage, en tant que matériau porteur de sens-ure, matériau à subvertir, lieu où une subjectivité sexuée s'autorise à travers poésie, fiction, roman,

théorie, ou même dans l'absence de genre défini comme Lueurs de Madeleine Gagnon. Déconstruction de la linéarité, de la syntaxe, de la sémantique, de l'orthographe, de la ponctuation (cf. Dieu de Carole Massé). Mise en échec de la transparence de l'énoncé, activité s'exerçant au plus près d'elle, dans le proche (cf. Luce Irigaray), à parler ses identifications, ses répétitions hystériques, ses peurs, ses obsessions, ses blocages, ses utopies, ses amours, sa rencontre.

Dans le prolongement de cette distinction, je vous renvoie aux cahiers du GRIF #13, le texte Le sexe ou la tête, p.12 (par Hélène Cixous), tout en faisant remarquer qu'il faudrait aussi produire une analyse des écritures des femmes du Québec, non pas dans une intention totalisante (i.e. constituer une typologie exhaustive des écritures des femmes), mais pour cerner nos différences, d'avec les écritures européennes de langue française, et des écritures du Québec entre elles.

On notera par ailleurs que l'écriture militante elle aussi est traversée de désir; je l'ai ainsi appelée parce que son lieu d'intervention concerne les réalités socio-politiques et non la réalité de la langue et/ou du fantasme, qui semble caractériser davantage l'écriture désirante. Cependant, bien que ces claires catégories me semblent pertinentes actuellement, je souhaite qu'elles s'évanouissent et que toute écriture soit simultanément "mélirante" c'est-à-dire qu'elle s'articule à la fois aux niveaux du réel, de l'imaginaire et du symbolique, en l'absence de cloisons clôturantes. (6).

*

* *

Pour terminer ce texte, j'aimerais poser une question: Comment au Québec, dans ce pays colonisé, deux fois vaincu (1760 et 1837), dans ce pays où l'impérialisme français, canadien-anglais et américain se développent à coeur joie, dans ce pays où coexistent deux langues, dans ce pays fortement imprégné encore de culture chrétienne (pensons juste au clocher St-Jacques pas loin d'ici) comment donc se vivent en ce pays colonisé les rapports entre les hommes et les femmes?

Et là, il faudrait travailler les discours de nos pères et de nos mères sur les hommes et les femmes de leur génération et de la nôtre, et sur eux-mêmes. Il faudrait repenser à ce qu'a voulu dire cette représentation du Québec comme un matriarcat (lire à cet effet le texte de Michèle Lalonde, Le jupon du système, réflexion sur les rapports entre hommes et femmes dans la situation coloniale québécoise, éd. Change, Seghers/Laffont, 1979, pp. 193-207); il faudrait attirer l'attention sur l'imaginaire de l'homme du peuple québécois, hanté par de l'impuissance, de l'échec, de l'absence, du retrait (je pense aux textes de Chamberland, Miron, Duguay, à ceux de Parti-Pris, aux pièces de Michel Tremblay) en cela secrètement complice du peuple acadien et des sociétés amérindiennes.

Et je ferai un souhait immoral, parce que ça me ferait plaisir que ce cours ait des effets de vie. Que les hommes dans ce cours, les étudiants, toi, tu te laisses traverser par la mise en question du rapport historique de domination homme/femme, avec ce que suggère d'opposition et de séparation la barre qui ici les conjoint, i.e. par la question du pouvoir en tant qu'il est aussi phallique. Que tu te demandes comment et de quoi tu parles aux femmes, avec les femmes (tes mères, tes amantes, tes soeurs, tes amies...), comment et de quoi tu (te) parles entre hommes, comment et quand tu hais, comment tu aimes, comment tu fais l'amour, ce que tu

penses de la tendresse, de la violence, du couple. Que les femmes du cours, les étudiantes, toi, tu sois interpellée et concernée dans ton identité et ta différence -- sexuelle, juridique, symbolique, familiale, de classe -- et dans leurs traductions fantasmatiques.

Elle s'agite de nous souvenir de nous.

*

* *

Chantal St-Jarre
U.Q.A.M.
septembre-octobre 1979

NOTES:

- (1) "La femme et l'écriture", in Liberté #106-107, 1976, p. 253.
- (2) Gagnon, Madeleine : "La tradition féminine en littérature", Ottawa, 19-25 mai 1978.
- (3) "Toute théorie du "sujet" aura toujours été appropriée au "masculin" ", in Speculum de l'autre femme, Ed. de Minuit, 1974. pp. 165-182;

et

"Quand nos lèvres se parlent" in Les cahiers du GRIF, #12, juin 1976. pp. 23-28.

- (4) Ce mot est pigé dans la belle écriture de Danielle Fournier, Est-elle une heure, la louve?
- (5) Cixous, Hélène, in Chroniques, Vol. I no.2. page 19.
- (6) Cette courte note bouscule volontairement la conception du langage énoncée en page 5 en tant qu'"impossibilité radicale à dire plusieurs choses en même temps". L'écriture est compatible, oui, avec la polyphonie, la mobilité, la fluidité.

essai
sur la spécificité de
l'activité philosophique

ESSAI SUR LA SPECIFICITE DE L'ACTIVITE PHILOSOPHIQUE.

Je saisis l'occasion que Phi Zéro m'offre, pour m'adresser, à titre d'étudiant, à mes confrères/consoeurs étudiants(es), car je crois que l'activité qui nous réunit est de nature telle qu'elle implique que nous avons en commun des intérêts profonds qui demandent à être exprimés ouvertement. Je ne vous parlerai spécifiquement d'aucun de ces "grands penseurs" dont les oeuvres rassérènent habituellement nos âmes inquiètes. J'aimerais plutôt vous inviter à considérer une angoisse bien triviale, celle qui nous submerge lorsque naïvement, au cours d'une rencontre en groupe ou lors d'un tête-à-tête, on nous demande : "C'est quoi au juste la philo ?". Je ne sais pas comment les autres étudiants s'en tirent, mais moi, à chaque fois qu'on me pose cette question fatale, je suis embarrassé au point de me demander si la philosophie peut être considérée et reconnue vraiment comme une activité sociale. Qui sommes-nous, nous, philosophes ? A qui servons-nous ?

Je n'ai pas la prétention de pouvoir répondre en quelques pages à ces questions. Je veux toutefois tenter

d'envisager le problème général qu'elles posent dans une perspective plus restreinte : celle qui soulève la question de savoir si et comment la philosophie se distingue essentiellement des autres modes d'appréhension de la réalité. Je veux chercher quel peut être le caractère spécifique de la réflexion philosophique, envisagé non pas seulement d'un point de vue formel mais aussi d'un point de vue qui intègre la dimension humaine s'y rattachant.

*
* *
*

La philosophie est probablement l'activité humaine la plus difficile à définir. Son histoire est longue, ses avatars nombreux, et son objet mouvant et fuyant tout à la fois. Celui qui s'appliquerait systématiquement à effectuer cette tâche devrait s'attendre à faire face à une problématique des plus complexes. Au moment où la philosophie subit des transformations de première importance, le travail de précision de l'idée de philosophie est peut-être la tâche prioritaire à accomplir par ceux qui considèrent compter au nombre des philosophes. Il y aurait lieu tout d'abord de chercher à savoir si, historiquement, elle peut être considérée ou non comme une activité unitaire : derrière la multiplicité des objets auxquels elle s'est attardée, peut-on trouver une intention constitutive et constante qui ramènerait les diverses tentatives philosophiques à une démarche commune ? Ne trouverait-on au contraire qu'une diversité d'intentions plus ou moins irréductibles les unes aux autres ? L'importance de répondre à ces questions apparaît lorsqu'il s'agit de déterminer qui philosophe vraiment aujourd'hui. Le problème qui est ici soulevé est considérable et ce serait l'éluder que de croire faire oeuvre de philosophe simplement parce que l'activité que l'on produit rejoint le sens général accordé à l'activité philosophique contemporaine. Il faut tenir compte de l'histoire de la philosophie afin de voir s'il n'existe pas une intention profonde commune à toutes les démarches philosophiques qui

ont été jusqu'ici entreprises. S'il s'avérait qu'une telle intention existe, l'activité philosophique d'aujourd'hui se reconnaîtrait et pourrait à bon droit être reconnue comme telle dans la mesure où elle s'insérerait dans la trame d'intentionnalité qui a guidé son développement. Sinon, selon la conception d'Auguste Comte, il faudrait se rabattre à lui assigner une fonction que les autres activités humaines ne peuvent, ne veulent ou ne sont pas encore en mesure d'assumer. Autre éventualité : la philosophie serait telle ou telle, selon la conception dominante qu'on s'en ferait à une époque donnée ; sans projet global, sans visée unifiante, elle errerait constamment en quête de sa fonction, au gré du jeu de renversement des opinions prédominantes.

A mon sens, une étude historique de l'intention philosophique doit précéder l'élaboration de toute pensée qui se pose ou qui entend se constituer en philosophie. Mais dans quelle mesure, nous, qui étudions présentement la philosophie et son histoire, sommes-nous à même de préciser cette intention? Certes, notre tâche consiste d'abord à nous familiariser avec le plus grand nombre possible de philosophes : par là, nous nous acheminons lentement vers la saisie personnelle d'un sens possible de la "progression" historique en philosophie. Mais comment devons-nous réagir face aux courants contemporains de notre discipline ? Comment devons-nous en aborder l'étude ? La philosophie d'aujourd'hui se caractérise principalement par le rôle qu'elle joue vis-à-vis des autres disciplines de la connaissance : constamment rivées à l'une ou à quelques-unes des sciences actuelles, la plupart des réflexions philosophiques de notre temps se proposent d'en être le prolongement critique, d'en constituer "la conscience de soi" (Hyppolite) . Ainsi définie, l'épistémologie prolonge-t-elle en ses aspects fondamentaux la réflexion philosophique que nous tentons de saisir dans une vision historique englobante ? La question doit rester en suspens jusqu'à ce qu'ait été précisée cette vision même. C'est ce travail que je me propose d'amorcer dans les pages qui suivent. On n'y verra qu'un essai bien incomplet en vue de délimiter le champ et la

nature de la philosophie, tâche qu'à mon avis l'étudiant doit accomplir parallèlement à ses études. Plus nous accumulons les connaissances dites "philosophiques", plus nous sommes en mesure de choisir ce à quoi nous devons nous attarder dans le vaste champ de cette discipline. Nous ne pouvons éviter de choisir, puisque nous ne pouvons tout approfondir ; ainsi nous devons savoir départager entre ce qui est pour nous proprement philosophique et ce qui l'est moins ou pas du tout ; c'est dire que nous devons savoir déterminer d'abord et favoriser ensuite l'intention constitutive de la démarche philosophique que nous nous efforçons de préciser de plus en plus à mesure que nos connaissances augmentent.

A mon sens, cette intention réside dans la visée englobante, dans l'effort pour embrasser, dans la continuité d'un seul et même regard, tout ce qui peut s'offrir à la conscience humaine. La conscience "philosophante" est essentiellement au départ une conscience interrogatrice. Puisqu'elle cherche à donner sens à tout ce qui lui est permis d'appréhender, rien ne lui est donné au départ ; son questionnement est radicalement global et il appelle des réponses tout aussi radicalement entières. Le "pourquoi" est donc le vocable privilégié de l'interrogation philosophique ; il se distingue ici, au niveau de l'intention fondatrice, du "comment" de l'interrogation scientifique.

L'interrogation philosophique trouve une expression exemplaire dans la question traditionnelle de la métaphysique : "Pourquoi est-il en somme de l'étant et non pas plutôt rien ?" reprise par Heidegger dans la perspective originale que l'on connaît (1) . Le "pourquoi" est le point de départ d'une recherche ardue dont le terme ultime coïncidera avec la réponse qui satisfera l'appel initial. Poser le "pourquoi" c'est inévitablement mettre en cause, au sein de l'interrogation, la conscience qui s'interroge. C'est tendre à saisir le sens de l'être interrogé, sens qui ne peut être envisagé en dehors de sa relation avec la conscience qui le scrute ; hors

de cette relation, la question du sens est in-signifiante, seule celle de l'essence peut être envisagée. L'interrogation philosophique amène donc à s'interroger sur l'homme en général et, plus spécifiquement, le pourquoi de l'existence des choses amène à se questionner sur l'existence de l'homme.

Le "pourquoi" ne peut toutefois pas être maintenu tout le long de la recherche philosophique. Le philosophe doit faire appel au "comment" ; il peut par exemple se demander à propos de l'homme : "Comment se manifeste-t-il dans l'existence ?" , pour ainsi tenter de cerner son originalité, sa nature. Cependant, cette recherche doit, tout le long de son développement, se rapporter au "pourquoi" comme à ce qui l'a rendue possible. Sinon, le chercheur se bornera à décrire. Or, qu'avons-nous besoin de la seule description ? D'aucuns diront qu'elle répond à la tendance naturelle de l'homme qui le pousse à connaître. Il est probable que l'homme cherche naturellement à connaître mais il n'effectue assurément pas cette quête gratuitement : la connaissance pour elle-même est une aliénation, elle est l'oubli d'un "pourquoi" initial, ce "pourquoi" qui met en jeu la conscience de l'interrogateur au sein même de l'interrogation et qui, par là, confère à la recherche un caractère inévitablement intéressé. La connaissance n'est rien en dehors de la conscience qui la constitue : elle doit donc, afin d'être signifiante, se rattacher à l'intention du sujet que le "pourquoi" exprime.

Formuler une interrogation initiale sous le mode du "pourquoi" , c'est d'entrée de jeu, poser une exigence radicale pour la recherche qui suivra ; c'est considérer a priori comme de vaines tentatives toutes les démarches qui n'envisagent pas au départ satisfaire cette exigence. C'est aussi lui subordonner toutes les autres exigences, en particulier celles qui sont d'ordre épistémologique. Le philosophe ne cherche pas en premier lieu l'assentiment de tous ou de plusieurs, il ne cherche pas à donner à sa réflexion la forme

d'une vérité objective ; il lui importe plutôt de réaliser l'adéquation entre les résultats de sa recherche et l'exigence de réponse qu'appelait son intention fondatrice (le "pourquoi") . On doit ici parler de "vérité subjective" et on doit juger la valeur philosophique d'une pensée en termes d'authenticité et de fidélité à l'interrogation initiale. L'objectivité stricte, au sens où on voudrait lui faire correspondre une hypothétique connaissance pure, est, dans cette perspective, un leurre car le questionnement philosophique ne se porte pas sur un objet "hors-conscience", surtout lorsque c'est de l'homme dont il est directement question. Sous le rapport de la finalité du questionnement, l'objet n'est jamais considéré pour lui-même, mais en tant qu'il est saisi par une conscience qui se constitue elle-même dans une certaine mesure comme objet de connaissance. Ce ne sont pas les choses, le monde en lui-même, qui intéressent le philosophe, mais bien ce qu'elles peuvent signifier dans leur relation avec une conscience qui s'attarde à les considérer. L'objet n'est pas appréhendé comme objet pur de connaissance mais comme objet signifiant pour le sujet.

Le "pourquoi" de l'interrogation philosophique exprime éminemment, l'intention constitutive qui est à sa source, c'est-à-dire la visée englobante dont j'ai déjà dit qu'elle est le fondement de cette réalité qu'on nomme "philosophie" . Le "comment" , c'est-à-dire le questionnement sur la nature ou l'essence d'un être, l'exprime aussi, mais à un degré moindre et seulement dans la mesure où il découle et se rattache constamment à un "pourquoi". Dès lors, lorsque j'aborde l'étude d'une pensée qu'on dit être "philosophique", il me faut poser dans l'ordre ces deux questions:

- 1- L'intention fondatrice de la pensée en cause est-elle de l'ordre du "pourquoi" ?
- 2- Si oui, les moyens mis en oeuvre visent-ils à répondre à l'interrogation initiale ou n'essaient-ils pas plutôt de constituer une démarche d'une autre nature afin de camoufler l'impossibilité de mener à son terme la recherche

qu'appelle l'intention fondatrice ?

Les réponses données à ces questions ne m'autorisent pas à juger de la valeur intrinsèque d'une pensée : ceci est l'objet d'un travail d'approfondissement ultérieur. Elles me permettent seulement de déterminer le "teneur" philosophique de l'oeuvre étudiée. Il s'agit d'un survol exploratoire nécessaire, puisque je tiens à orienter moi-même ma formation en philosophie au lieu d'emmagasiner béatement, comme certains le font, tout ce qu'on me présente sous l'étiquette "philosophie".

Il importe de souligner qu'une réflexion philosophique peut très bien se trouver, momentanément ou définitivement, dans l'impossibilité de répondre au "pourquoi", sans que pour cela elle perde sa qualité philosophique. La réponse qu'appelle le "pourquoi" est, je l'ai déjà dit, le terme ultime d'une démarche philosophique. Souvent, l'aporie est inévitable. Ce qui importe avant tout pour qu'une réflexion se constitue en philosophie, c'est qu'on puisse y constater à chaque étape de son développement la présence de l'intention fondatrice se donnant comme ce qui alimente et guide essentiellement la réflexion vers son terme. L'aporie, lorsqu'elle est avouée, est signe de l'honnêteté intellectuelle et de l'authenticité du philosophe et elle ne réduit pas la recherche à l'échec car elle incite le lecteur à travailler sur le problème d'une façon qui pourrait s'avérer plus fructueuse.

*

* * *

Tels sont les fondements sur lesquels repose mon choix d'étude des courants philosophiques contemporains. Il appartient à chaque étudiant de rendre suffisamment explicite la façon dont il envisage la spécificité de la réflexion

philosophique. Dans une large mesure, il s'agit là d'abord d'une entreprise personnelle et d'ordre pratique ; c'est pourquoi il ne faudrait pas tirer argument contre la réalisation de cet effort des insuffisances évidentes que ma réflexion présente comporte. Si ma conception de la philosophie est appelée à se transformer progressivement, je sais toutefois que, dès maintenant, elle m'indique une orientation fondamentale qui demeurera constante. C'est pourquoi je n'ai pas hésité parfois, lorsque cela m'apparaissait nécessaire, à exclure de mon apprentissage de la philosophie, l'approfondissement de certaines démarches prétendument philosophiques. J'aimerais, en terminant, vous en donner brièvement une illustration concrète.

Un exemple de réduction philosophique :
la "philosophie" analytique.

L'approche de la philosophie analytique n'est pas une approche philosophique au sens défini dans les pages qui précèdent. Il faut, semble-t-il, mettre entre parenthèses les questions essentielles de la philosophie (les "pourquoi") afin de s'attarder à réfléchir sur ce qui rend possible leur expression, c'est-à-dire ce qui rend possible leur existence pour une communauté d'êtres humains. Le "pourquoi" n'est plus ce qui guide, nourrit et donne un sens à la démarche entreprise : on donne au questionnement la forme du "comment" et on s'y enlise. Dès lors, la philosophie analytique tend plus ou moins consciemment à se constituer en science du langage, quand elle ne se l'est pas déjà proposé ouvertement au départ ; elle devient un être hybride composé d'une part d'un relent ou de velléités philosophiques (les questions philosophiques suspendues) et, d'autre part, d'un fort désir scientifique. Les recherches de J.L. Austin illustrent bien ce "métissage" de la philosophie : d'après lui, les philosophes usent d'un langage obscur et confus et bien souvent leurs propos n'ont à proprement dire, pas de signification véritable ; ils sont sujets à "l'illusion descriptive" ; il est donc né-

cessaire d'effectuer une critique et une analyse de l'utilisation du langage dont les résultats devront autant que faire se peut- forcer l'assentiment de tous; la philosophie est ainsi réduite à n'assumer qu'une fonction temporaire, elle est réduite à n'être en quelque sorte qu'une gare de triage des problèmes jusqu'alors insolubles, jusqu'à ce que la Science puisse être en mesure de les traiter adéquatement (2) . La philosophie est donc appelée à disparaître, il faut même s'en débarrasser ! (3) La science doit régner en maître absolu de la connaissance humaine. Voilà, me semble-t-il, un bel exemple de l'illusion relative aux possibilités infinies de la science. Le "comment" de l'interrogation scientifique n'appelle que des ersatz de réponses aux questions fondamentales qui assaillent l'homme ; la physique, par exemple, aura beau nous expliquer comment fonctionne l'univers, elle ne parviendra jamais à nous donner le sens de l'univers.

La démarche de la philosophie analytique ne comporte à vrai dire aucun "pourquoi" intrinsèque. On prétend devoir suspendre toute réflexion visant à répondre à une interrogation de ce type et on commence à ratiociner sur la forme de son expression. La philosophie analytique, considérée dans une perspective philosophique générale, n'amorce aucun projet vraiment positif : elle pratique une épistémologie douteuse dont la réalisation s'avère dans les faits être plus près d'un travail d'autopsie que d'une critique positive. Mais, me dira-t-on, cela est bien nécessaire puisqu' elle s'est proposé de déterminer, entre autres choses, si les questions et le langage philosophiques ont un sens ou s'ils ne sont pas plutôt qu'un délire insignifiant ; comment voulez-vous faire oeuvre positive en philosophie lorsque vous remettez totalement en question la condition nécessaire d'expression de cette discipline ? Il faut voir, répondrais-je, qu'on ne peut considérer cette remise en question radicale du langage comme nécessaire que si l'on admet au préalable le présupposé fondamental que sous-tend la démarche analytique.

Ce présupposé se rapporte à l'affirmation selon laquelle la philosophie du langage "conditionne l'existence même de la philosophie (...)" (4). Il consiste en la croyance que le langage, considéré du point de vue de sa signification formelle, logique et conventionnelle, peut seul restituer le sens d'une pensée, philosophique ou autre. C'est en vertu d'une telle conception du langage et du rapport qu'il entretient avec la pensée qu'il exprime qu'on prétend être justifié d'affirmer être dépourvus de sens certains langages ou questions philosophiques. La lecture et la compréhension profondes d'un texte philosophique ne se résume pas à juxtaposer le signifiant à son signifié correspondant: il faut voir derrière ou à travers les mots l'attitude, l'intention ou la sensibilité d'une conscience qui ne peut se réduire à la seule forme de son expression. Il est faux de croire que le tout d'une pensée réside dans la signification formelle de son expression langagière ; s'arrêter systématiquement à celle-ci, c'est risquer de s'interdire l'accès à la compréhension de l'intention qui anime le langage et dont la connaissance peut faire jaillir un sens nouveau, plus complet, du texte considéré. Je ne crois pas exagérer en affirmant que, bien souvent, la signification essentielle d'un texte philosophique ne peut se révéler que dans la rencontre intime de deux consciences.

Je ne veux pas soutenir ici que la démarche des analystes anglais ne possède aucune valeur intrinsèque; assurément, l'analyse du langage est à plusieurs égards, de première importance. Mais je ne peux accepter l'attitude fâcheuse de ces penseurs qui consiste à dénigrer toute philosophie qui s'affirme en dehors de la problématique du langage. C'est vouloir réduire la nature de l'activité philosophique à un parti-pris scientiste. Ceux pour qui l'étude de la philosophie est d'abord motivée par l'interrogation que suscite une expérience personnelle de vie, comprendront

que je puisse avant tout apprécier l'activité philosophique comme art, c'est-à-dire comme élan spontané de l'esprit.

Sylvain Bournival
Etudiant
Université de Montréal
(décembre '78 - mai '80)

*
* *
*

NOTES

- (1) HEIDEGGER, M. , "Qu'est-ce que la métaphysique ?" in Questions I, N.R.F., 1968, p.43
- (2) La philosophie analytique, Cahiers de Royaumont, no. IV, éd. de Minuit, Paris, 1962, pp.292-293.
- (3) AUSTIN, J.L., Philosophical Papers , Oxford, Clarendon Press, 1962, p.180.
- (4) POULAIN, J., Philosophie du langage : Notes de cours (polycopiées), Département de philosophie de l'Université de Montréal, p.1

l'alternative...

"LE KRRRASH..."

" V'là le "blues" de l'inflation
 La "toune" de la piastre qui brûle dans les mains
 C'est la rançon de toutes nos illusions blanches
 Tout le monde veut tout avoir sans rien savoir du prix de
 la vie...

Tout le monde est sur le trottoir avec son histoire
 C'est le règne de la matière
 Le pouvoir a "pété" toutes les lumières...
 C'EST LE KRRRASH!!!

On a perdu le soleil intérieur qui coûte rien
 On a vendu notre vérité pour un p'tit pain
 Nos yeux, nos mains, nos pieds, tous nos moyens
 On est tous sur le marché noir
 On n'a même plus de valeur de change...

Comment est-ce qu'on va exploiter l'abondance du dedans???
 Le Capital humain vaut bien plus que l'argent
 Quand est-ce qu'on va cesser la folie de nous vendre
 Et nous donner comme des enfants!!!????...! "

Raoul Duguay

*

* *

Conscientisant ces mots, Petit Homme ferma son système de son "hi-fi Pionner II", se redressa de son "lazy-boy" et cessa de croquer ses "chips humpty-dumpty"... Il se leva... enfin!... et se regarda dans un miroir! Il s'effondra à la vue de cet air d'indifférence qui le voilait et qui lui était désormais collé à la peau.

Il s'écria : "J'en ai assez de me faire manipuler! J'en ai assez de cette pseudo-société qui est composée de pseudo-individus! J'en ai assez de cette consommation!

J'en ai assez de me faire consommer ! Je veux être libre !
 Je veux vivre ! Je pars ! Je sors de la ville aliénante !
 Je vais m'installer en un lieu paisible et bienfaisant...
 Je pars m'établir à la campagne... "ILS" ne m'auront plus!
 ... "ILS" ne m'exploiteront plus... "ILS" ne me manipuleront plus !
 J'en ai assez de l'usine, de la pollution, du bruit, de la société de consommation ! J'en ai assez d'être seul parmi d'autres esseulés ! Ah! Vivement le retour à la NATURE ...!!! "

Transportons-nous maintenant sur les lieux du "Changement Radical"...

Petit Homme, n'ayant apporté avec lui que le strict nécessaire pour répondre à ses besoins, arriva tout serein dans une vaste verte prairie où une toute petite demeure dominait un champ qui s'étendait à perte de vue... Le soleil brillait... les oiseaux jasaient... quel bien-être en perspective !

Petit Homme, sitôt qu'il le pût, se mit à l'ouvrage. Mais il était en train de préparer sans le savoir, la plus grosse erreur de sa vie : il allait cultiver deux jardins bien distincts, bien clôturés et bien mesurés : un jardin d'avoir et un jardin d'être... Ces deux jardins étaient loin de la maison où Petit Homme habitait, donc loin de Petit Homme lui-même !

Il sema donc son champ d'*avoir* bien en vue, devant sa maison, afin que ce même champ puisse profiter pleinement du soleil et qu'il donne ainsi une récolte fructueuse qui saura répondre adéquatement à ses besoins. Ayant terminé celui-ci, Petit Homme chercha où il pourrait bien installer son champ d'*être* ! Mais le champ d'*avoir* était si vaste que Petit Homme dû se résoudre à placer son champ d'*être* plus en retrait, à l'orée du bois qui se trouvait à la gauche de la face frontale de sa maison. Petit Homme se dit alors: " Peut-être mon champ d'*avoir* est-il trop vaste ?" Puis, il changea

d'idée en se convaincant que le champ d'*avoir* lui était plus nécessaire que le champ d'*être*. Le champ d'*être* était davantage un ornement qu'une nécessité à ses yeux, contrairement à celui de l'*avoir* qui répondra éventuellement au besoin vital qu'est celui de manger. Et il se consola en pensant que la Nature saura bien prendre soin de la nature : " les arbres abriteront mon champ d'*être* pensa-t-il, et, en perdant leurs feuilles à l'automne, ils fourniront l'engrais nécessaire à mon champ d'*être* ainsi que de l'humidité par l'ombre qu'ils projetteront, si bien que je n'aurai presque pas à m'occuper de mon champ d'*être* ! " Et, la conscience tranquille, Petit Homme s'en retourna dormir dans sa petite maison.

Une semaine passa. Petit Homme, croyant qu'il n'avait rien d'autre à faire que d'attendre, partait tôt le matin se promener dans son champ d'*avoir* et arrosait méticuleusement ce dernier. Le champ d'*être* lui paraissait toujours assez humide vu l'ombre froide que projetaient les arbres sur celui-ci. Aussi, le champ d'*être* était plus petit ! Et comme les insectes étaient plus nombreux à l'orée du bois, Petit Homme préférait définitivement se promener au soleil dans son vaste champ d'*avoir* ! Mais rien n'y poussait... Il était encore trop tôt !

Une deuxième semaine s'écoula...

"Ah! Victoire !!! " s'écria Petit Homme ! En effet, de petites pousses vertes commençaient à poindre au soleil dans le champ d'*avoir* tant surveillé par Petit Homme. Et dès lors, Petit Homme s'en donna à cœur joie en entretenant de plus belle son champ d'*avoir* qui offrait un espoir visible!... Il l'engraissait, il l'arrosait, il lui parlait... à ce beau grand champ d'*avoir* !

Ces tous petits bourgeons étaient déjà un SIGNE ! ... Un bon signe!!! C'était avant tout le témoignage de longues heures passées à sarcler, à labourer, à travailler avec amour ce vaste champ, beaucoup plus grand que Petit Homme lui-même. Et il avait réussi ! Et voilà que ces bourgeons étaient une première manifestation de vie! Petit Homme se souvint alors d'un ancien professeur de philosophie qui disait :

"(...) l'existence, la vie, n'ont de sens qu'en des signes... Qu'est-ce que le signe sinon l'éclatement au-dehors de ce qui bourgeonne au-dedans de l'homme ? ... (1)

Enfin Petit Homme était roi et maître de ce qu'il faisait ! Et la récolte d'*avoir* poussait... poussait! Quant au champ d'*être*, il allait bon gré mal gré comme il le pouvait !!! Les mauvaises herbes avaient commencé à s'immiscer parmi les pousses d'*être* qui auraient bien voulu grandir. Oui, le jardin d'*être* avait besoin que l'on s'occupe de lui ! Mais, Petit Homme, investissant tout son temps dans le champ d'*avoir*, l'avait quelque peu oublié ! Et c'est là que s'instaura le désespoir du champ d'*être* qui, dès lors, eût envie de se retourner sur lui-même parce que trop oublié...!

Et l'*avoir* en vint à montrer au grand jour ses beaux fruits qui grossissaient...grossissaient... Petit Homme était fier de l'apparât qu'offrait son champ d'*avoir*. Les voisins des alentours venaient exprès pour jeter un regard envieux sur cet immense champ avec ses immenses fruits et son feuillage géant. Comment dire... c'était environ de la hauteur d'un champ de tournesols mais les fruits avaient l'air d'énormes citrouilles. Le feuillage, lui, était exigeant : il prenait énormément de place comme celui des concombres. Que de fruits ! Petit Homme en avait plus qu'assez pour pourvoir à ses seuls besoins ! Il n'en désirait plus! C'était la phase de l'écoeurement. Mais, phénomène étrange,

à chaque fois que Petit Homme arrachait un de ces fruits, soit pour lui, soit pour les vendre, soit pour les donner, il en repoussait deux. S'il en cueillait six, il en repoussait douze, etc... Petit Homme commençait à être vraiment désemparé. Il cessa donc de prodiguer des soins au champ d'*avoir*... mais celui-ci était devenu déjà si fort qu'il se suffisait maintenant à lui seul. Il n'avait plus besoin de Petit Homme !

Mais quel changement s'était opéré en Petit Homme depuis son arrivée à la campagne ! Son "*je*" avait perdu la conscience d'*être* (il l'avait même oublié... à l'ombre des arbres) au profit d'une illusion de l'*avoir* (orgueil du beau grand champ). Cette illusion l'avait noyé dans une foule de fausses apparences qui ont été dès lors conférées à Petit Homme par la stricte et univoque identification à ce qu'il possède. Cette avidité d'*avoir* s'est manifestée par une soif inextinguible d'appropriation et a grandi jusqu'à ce que Petit Homme ait pris conscience qu'il avait oublié son *être*. Il était victime de l'aliénation de l'*avoir*... Le désir d'*avoir* n'avait été l'horizon que de son seul plaisir...

Fort peiné de cette situation non-maîtrisable, Petit Homme s'en alla piteusement visiter son champ d'*être*... qu'il ne connaissait pas ! Chemin faisant, il pensa que sa récolte d'*avoir* avait été une sécurité, oui, mais qui avait contribué à lui faire oublier son *être*. Mais !... où était donc son champ d'*être* ?... Il ne le trouvait plus !!! Etait-il devenu fou ? Après avoir tourné en rond plusieurs minutes, il trouva la clôture dans un état piteux. Que s'était-il donc passé ? Et, jetant un regard au sol, il s'aperçut que le feuillage et les racines de l'*avoir* étaient si fortes qu'elles s'étaient rendues jusqu'à ensevelir et étouffer le champ d'*être*. La clôture n'avait pas été une division efficace... L'*avoir*, par ses attraits, avait fait oublier l'*être* à Petit Homme, et, par dessous, avait tenté de se saisir

de l'*être*. Et, Petit Homme, la tête entre les mains, pensa... pensa... et devina que l'*avoir* avait peut-être pris dans le champ d'*être* les "vitamines" dont il avait besoin pour grandir à ce point...? Et Petit Homme s'en alla, perplexe, dans sa petite maison neutre pour réfléchir...

Il y pleura... pleura... Son être était défait et son *avoir* devenu plus fort que Petit Homme lui-même!!! Comme il était angoissé le pauvre Petit Homme ! Peut-être était-ce à cause de l'intérêt matériel qu'il y portait que le champ d'*avoir* avait ainsi grandi ?... pensa enfin Petit Homme .

Il conclût enfin que le champ d'*être* n'avait pas à subir le même traitement, même si les attentes de Petit Homme avaient été les mêmes tant pour l'*avoir* que pour l'*être*. Non! définitivement, l'intérêt ne doit pas être le mobile pour une fructification de l'*être* !!!

Mais pourquoi donc l'*avoir* avait-il été rejoindre l'*être* si l'*avoir* doit permettre la promotion de l'*être* et non son voilement ??? C'est ainsi que, Petit Homme, devenant sage, prit conscience qu'il était trop tard !!!

Oui ! Trop tard... trop tard... trop tard...

Il ne lui restait plus qu'une solution : s'enfermer dans sa petite maison jusqu'à ce que sa malheureuse destinée fasse quelque chose de lui et le punisse !!!...

A moins que ...???...!!!!... OUI !!! A moins de détruire et de déraciner complètement sa belle récolte d'*avoir* pour recommencer tout à zéro... en disposant ses champs autrement !!!????!...

...

EUREKA !!!

APPENDICE

" Le bonheur n'est pas l'oeuvre de la quantité ou de la qualité des objets possédés, mais bien plutôt un état d'esprit qui a sacrifié l'avoir au profit de l'être... Le but premier n'est pas une rentabilité dans l'avoir".

Bruno Drolet

in: En quête de l'humain,
Ed. Pleins Bords, 1974

" Cultivons notre jardin"

Voltaire

in: Candide

" Quand la nature de l'homme eut été ainsi dé-doublée, chaque moitié d'homme regrettant sa propre moitié, s'accouplait à elle (...) Elles s'enlaçaient mutuellement dans le désir de se confondre en un seul être (...) afin de guérir l'humaine nature."

Platon

in: Le Banquet

trad. L. Robin, Nrf,
Bibl. de la Pléiade,
p. 189.

" De mémoire de rose, on n'a jamais vu mourir un jardinier"...

Fontenelle

*

* *

Nicole Godin
Etudiante B.Ph. III
Université de Montréal

BIBLIOGRAPHIE:

- (1) LAMOUREUX, Lorraine, La solitude chez Jean Nabert,
mémoire de Maîtrise es arts (philo.)
Université de Montréal, Montréal,
août 1977.

LETTRE AUX ABONNÉS

Avec ce numéro (Vol. 8 #3) prend fin l'abonnement pour l'année 1979-1980, laquelle s'est par ailleurs avérée très fructueuse à de multiples points de vue,

Si l'on se fie au fait qu'un nombre croissant d'abonnés et d'auteurs participent à la bonne marche de Phi-Zéro , nous pouvons envisager avec optimisme la neuvième année qui sera entre autres caractérisée par un numéro (Vol.9 # 2) portant exclusivement sur le thème "Femme et Philosophie". Nous sollicitons dès à présent vos articles et nous vous encourageons à nous soutenir financièrement en vous abonnant à Phi Zéro, les abonnements représentant notre seule source de revenus pour permettre la publication.

Le coût de l'abonnement ayant été porté à \$7.00, nous pourrons plus aisément faire face à la hausse de la publication et nous vous assurons de l'entier dévouement des organisateurs pour faire de cette neuvième (9ème) année à venir, une expérience riche et intéressante.

Le Comité de Direction.

N.B. Prière de faire les chèques ou mandat-poste à l'ordre de PHI ZÉRO.

Abonnement annuel	\$ 7,00
Abonnement de soutien	\$10,00
Institutions	\$15,00
Prix de ce numéro	\$ 2,75

phi zéro
revue d'études philosophiques